

3<sup>e</sup> année - n° 78

1 fr.

22 Mai 1932.

# POLICE MAGAZINE



## LE FILS LINDBERGH ASSASSINÉ

Le fils Lindbergh a été assassiné. Lisez, pages 12 et 13, le secret de ce crime épouvantable. (T. N.)

DIRECTION  
ADMINISTRATION  
RÉDACTION  
30, Rue Saint-Lazare, 30  
PARIS - IX<sup>e</sup>  
Téléphone : TRINITÉ 72-96  
Compte chèques postaux : 1475-65

**POLICE**  
**MAGAZINE**  
TOUS LES DIMANCHES

**ABONNEMENTS**  
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.  
**FRANCE...** | Un an (avec primes). 50 fr.  
| Un an (sans prime). 37 fr.  
| Six mois ... ... ... 26 fr.  
**ÉTRANGER...** | Un an ... ... ... 65 fr.  
| Six mois ... ... ... 33 fr.  
Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.  
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

## Une enquête de "Police-Magazine"

# Êtes-vous pour ou contre la publicité de la peine de mort?



M. Nogaro. (H. M.)

### M. NOGARO

M. Nogaro, député des Hautes-Pyrénées, ancien sous-secrétaire d'État, représente une circonscription que la veuve tragique visite bien rarement.

— Il n'en est pas moins vrai, nous dit l'aimable honorable, qu'il faut souvent sortir de sa sphère et regarder ce qui se passe chez le voisin.

— Eh bien, il s'y passe évidemment d'étranges choses quand M. Deibler vient travailler sur la place publique, tel un sinistre forain.

— Jamais je n'ai compris ce qui pouvait motiver de telles exécutions en public.

— Et est-ce bien en public ? On dirait d'un spectacle pour lequel toutes les places ont été distribuées au personnel du théâtre, alors qu'on oblige le public payant, le vrai public, à rester à la porte et à essayer de regarder par le trou de la serrure.

— Et comme cela se passe au petit jour, vous imaginez ce que ce public, pour qui l'on travaille dehors, peut voir.

— Donc, cette sorte d'attaque nocturne officielle est sans utilité. Elle peut s'accompagner de scandale en attirant des fêtards qui ont bu trop copieusement ou des individus louches qui viennent parader tandis qu'un des leurs est en train de payer sa dette à la Société.

— C'est odieux, malsain, et cela ne constitue même pas une menace utile pour qui tuerai demain.

— Il n'y a donc qu'à rentrer la sinistre machine à l'intérieur des prisons.

— Là, puisqu'il faut que justice soit faite, l'exécution aura lieu devant quelques privilégiés... si privilège il y a !

— Oh ! ceux-ci ne devront pas être nombreux. Quelques magistrats qui pourront prouver ensuite que l'exécution a eu réellement lieu.

— En somme, ce qu'il faut, et pas autre chose, tandis qu'on coupe le cou à un assassin, c'est ce que j'appellerai : une assistance de contrôle.

— Car il y aurait encore des gens assez naïfs pour assurer qu'on a guillotiné un mannequin, voire que tel grand criminel n'a jamais existé que dans l'imagination de politiciens voulant détourner l'attention du public d'une grave situation politique.

— C'est bien, n'est-ce pas, ce qui a été dit pour Landru ?

— Donc des assistants-contrôleurs, un affichage ensuite comme à Londres, le procès-verbal portant les signatures de ces témoins officiels, et enfin le récit de la fin du coupable en trois lignes seulement dans les journaux.

— Et alors la tragédie serait jouée.

— C'est simple, n'est-ce-pas ?... Oui, mais comme c'est très simple...

Et M. Nogaro trouva inutile d'achever sa pensée. D'un geste bref, il guillotina sa phrase.

### M<sup>e</sup> DE MORO-GIAFFERI

Je plains fort le valet de chambre de M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi. C'est un nouveau juif errant, bien qu'il ait l'air le plus catholique du monde.

Il n'arrête pas, le pauvre ! Dès qu'il a introduit un nouveau visiteur, un coup de sonnette retentit, et il doit parcourir encore les vingt mètres du couloir séparant le bureau du maître de la porte d'entrée.

M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi est très demandé. C'est même à ce point que chez lui il y a un salon d'attente pour les clients, un autre pour les journalistes, un troisième pour les visiteurs qui n'ont d'autre titre que celui d'ami, de parent ou de... « pays ».

Et ce maître a l'éternel sourire se dépendre sans compter, va d'un salon à l'autre, promet à tous « que ce ne sera pas long », emmène l'un pour s'occuper d'un autre oublié dans un coin, qu'il oubliera momentanément pour téléphoner au mi-



M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi. (H. M.)

nistère de la Guerre ou pour demander si M<sup>e</sup> Durand est venue, ou pour réclamer le dossier de M. Dupont, ou pour s'inquiéter de la santé de tel collaborateur ou collaboratrice qui, ce matin, avait une petite migraine.

Enfin, nous le tenons.

— Je ne vous ai pas fait trop attendre ?

— Non, une petite heure, maître.

— Ce n'est pas possible. Je suis navré.

D'autant plus navré que *Police-Magazine* est un journal ami. Oui, je suis navré !

Et si l'est sincèrement, ce qui vous enlève toute rancune.

— Ah ! oui, vous disiez donc ?... Les exécutions capitales... J'en suis l'adversaire le plus résolu... La peine de mort est inutile, dangereuse... Oui, elle ne s'explique pas... Victor Hugo a dit : « Une condamnation irréparable suppose un juge infaillible. » Mettez cette phrase-là, elle résume toute ma pensée hostile à l'échafaud.

— Maître, il n'est question aujourd'hui que de la publicité des exécutions capitales.

— Mais je n'en veux pas davantage. C'est odieux.

— Je n'ai assisté qu'une fois à cet terrible spectacle, pour Landru.

— Ai-je été vraiment ému ? Non, profondément dégoûté.

— Pourquoi maintenir cette chose tout à fait inutile ? A quoi cela sert-il ?

— Aux criminels de demain ? Mais ils s'en moquent. Ils ne pensent jamais à cela.

— Quand ils volent, ils ne pensent pas à se faire pincer, et quand ils tuent, ils pensent... à la même chose.

— La guillotine ne commence à se dessiner dans leur esprit que lorsqu'il est trop tard.

— Alors, pourquoi ?

— Qu'on me donne une raison à la publicité des exécutions capitales et je m'in-

clinerai... jusqu'au jour où l'on aura supprimé ce châtiment atroce et surtout sans appel.

— Or, personne ne pense à la suppression d'une coutume que nul ne défendrait.

— Prétendre que l'exécution devant le public serve d'exemple me semble faux.

— La publicité agit à rebours de ce qu'on imagine. Elle excite les gens trop près du crime et elle écoule ceux qui ne tueront jamais.

— Le châtiment suprême à l'intérieur de la prison est à mon avis ce qu'il y a de mieux.

— Le mystère dont il s'entoure peut avoir quelque efficacité sur les assassins en herbe.

— L'échafaud dans la rue n'est plus qu'un instrument de crime répugnant. C'est le condamné qui devient l'être sympathique. Derrière un mur de prison, la terrible guillotine conservera un peu de majesté... si majesté il y a.

— Donc, dites-le nettement : je suis le plus irréductible adversaire de la publicité des exécutions capitales.

— Quant à la peine de mort, je ne puis que vous répéter que ce que je vous disais au début de cette rapide interview.

— Je suis avec Victor Hugo quand il dit que le châtiment irréparable suppose le juge infaillible.

— En connaissez-vous un seul ? Alors...

### M. MALINGRE

M. Malingre, député de la Seine, qualifie de malsaine la publicité des exécutions capitales.

— Chose curieuse, poursuit le représentant de la Seine, non seulement cette publicité n'a pas, je crois, de partisans, mais encore, si elle en avait un, ce ne pourrait être qu'un fou puisqu'il serait incapable de présenter un seul argument valable en faveur de sa thèse.



M. Malingre. (H. M.)

Il y a de ces branches d'arbre brisées qui tiennent par miracle, alors qu'un souffle léger suffirait à les faire tomber.

— Mais le vent oublie de souffler sur ces branches-là.

— C'est ce qui se passe, voyez-vous, pour la publicité des exécutions capitales, branche pourrie qui ne tient qu'à un fil.

— On vous a certainement prouvé que ladite publicité était sans utilité, mais, à bien réfléchir, savez-vous qu'elle constitue un réel danger ?

— L'exécution dans la rue, mais c'est comme l'aimant qui attire certains métallos. Elle constitue un excitant qui étourdit le criminel en herbe. Elle fascine.

— Il est là dans son coin, celui qui tuera demain. Il voit l'autre, celui qui a déjà tué, descendre de son fourgon. Il est un peu pâle celui-ci, certes, mais il se tient assez proprement.

— Les camarades qui sont venus comme le futur assassin assister à l'exécution, font l'éloge de celui qui va payer sa dette : « Hein ? il est un peu là... Il n'a pas le trac... Il se tient bien devant la veuve... On est tous comme ça chez nous ! »

— Le jeune criminel se redresse très fier. « Chez nous... » Lui aussi aura du cran quand il faudra... Et, déjà, il a moins peur de ce qu'il va faire.

— Ah ! non, pas de public, parce que le public c'est ça, ces souteneurs, ces malfaiteurs qui viennent prendre des forces en regardant tomber un « copain ».

— Et c'est aussi ces malades, ces demis-fous qui sont venus boulevard Arago chercher un petit frisson, comme leur épouse va passer une soirée au Grand-Guignol dans le même but.

— Alors, qu'on n'hésite pas, qu'on fasse tomber le rideau... ou plutôt qu'on ne le lève pas sur cette horrible chose qui excite les uns, fait l'effet de stupéfiants sur d'autres et écoule les honnêtes gens.

— J'ai connu un artiste qui se vantait : « Je tenais à voir une exécution capitale dans ma vie. »

— Et quand je lui demandai pourquoi il y tenait tant que cela, il fut incapable de m'en trouver la raison.

— Il y a encore de ces gens-là dans le public des exécutions capitales.

### M. CHARLES REIBEL

M. Charles Reibel, député de Seine-et-Oise, ancien ministre et avocat de grand talent, est pour la suppression sans phrases de cette publicité.

— Il faut, nous dit-il, voir ce qui motive tout d'abord ladite publicité. Il semble que ce soit le manque de moyens d'informations.

— Pour prouver qu'on exécute, il fallait montrer ces exécutions à bon nombre de gens groupés sur la place de Grève.

— Aujourd'hui, la presse suffit à cette tâche.

— Donc, la raison de la publicité cessant d'être, cette publicité doit finir également.

— On objectera que le Français méfiant doutera s'il ne voit pas ou si d'autres qu'il connaît n'ont point vu. Pourquoi cette confiance n'existerait-elle pas aussi bien en France qu'en Angleterre ? Ne nous occupons donc pas des Saint-Thomas.

— On a dit que Landru n'avait jamais existé, et peut-être le croirait-on encore s'il n'avait pas été guillotiné sur une place de Versailles.

— Alors, en exécutant à l'intérieur des prisons, qu'on désigne une délégation de gens dignes de foi pour faire cesser l'inquiétude des incrédules.

— En tout cas, ces spectacles sont odieux et j'en suis nettement l'adversaire.

L'Enquêteur : JEAN KOLB.

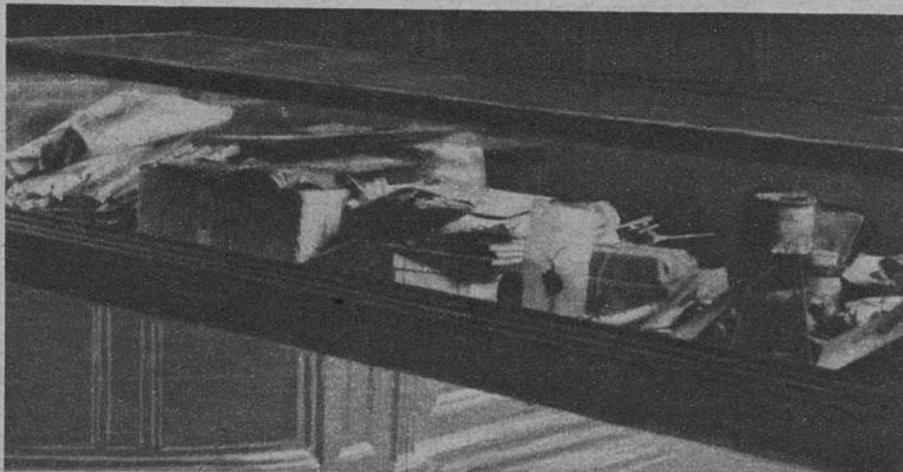
(A suivre.)



M. Reibel. (H. M.)

# HENRI GIRARD

*l'Homme qui « déchaînait »  
les maladies*



Les pièces à conviction du procès Girard, photographiées pendant une suspension d'audience. (Ph. Matin.)

II

## Joséphine Douéreau est-elle innocente ?

Une longue instruction fouilla minutieusement la monstrueuse vérité et n'en put guère extraire que quelques sinistres lambeaux. Certes, elle en découvrit quatre ou cinq fois plus qu'il n'était nécessaire pour conduire l'assassin à l'échafaud. Mais comment eût-elle pu dénombrer toutes les victimes, décédées selon les règles de la Faculté et assurées aux noms de complices inconnus qui prenaient parfois dix identités usurpées ou fantaisistes ?

En dix années, le train de maison de Girard, ses dépenses, ses maîtresses, lui avaient coûté plusieurs millions. Le gain normal de sa profession était nul. Ces millions qu'il a escroqués aux compagnies d'assurances ont été payés, sans doute, de trop de morts innocentes.

On peut mesurer à cela, autant qu'à sa diabolique invention, l'envergure du bandit.

\*\*

On a découvert, seulement dans les quatre dernières années : M. Pernotte, assuré pour 200 000 francs, Mme Godel pour 570 000 francs, M. Delmas pour 100 000 francs, et enfin Mme Monier pour 400 000 francs. Cette dernière victime devait lui être fatale.

Le mécanisme de l'escroquerie offre évidemment moins de terrifiante originalité que celui de l'assassinat. Encore le faut-il sommairement exposer pour la clarté de l'action et la recherche des complicités.

Des compères se présentaient aux compagnies d'assurances et passaient les visites médicales au nom des assurés inscrits à leur insu. Tel fut le cas de Rieu, mastroquet incertain à la recherche d'un comptoir, et de Braguier, chauffeur intermittent, en fréquentes ruptures de taxi. Jeanne Drouhin, la femme légitime, se présenta souvent au médecin sous le nom des futures victimes féminines.

C'était toute une organisation adroite. L'affaire marchait à plein rendement. Elle était fructueuse. Elle semblait sûre. Comme toujours, une imprudence la perdit.

Henri Girard avait gagné beaucoup d'argent. Un peu moins cependant qu'il n'en devait payer. Pour soutenir son train de vie de mari généreux et d'amant prodigue, d'homme du monde apparent, enfin, il lui manqua soudain quelques centaines de mille francs.

Alors, il eut le tort de brusquer les choses. Il venait d'éprouver quelques méscomptes. En dépit d'une colique violente qu'avait provoquée chez le cobaye Mimiche un porto additionné de bacilles, M. Pernotte, après avoir absorbé le même breuvage, avait con-

A droite :

La « clique » et la musique du 1<sup>er</sup> régiment de la Légion étrangère où le fils de Joséphine Douéreau s'est engagé pour cacher son désespoir et sa honte (1920-21) (Sidi-bel-Abbès).



Une attitude des accusées pendant le procès. Debout, Mme Girard, née Jeanne Drouhin. A sa gauche, Joséphine Douéreau, puis les deux complices. (Ph. Matin.)

servé son intégrité et à la caisse de la Compagnie les 570 000 francs qu'il représentait. Les inventeurs ont de ces déceptions. Mais celle-ci ruinait Girard.

Alors, il invita Mme Monier à dîner. Mme Monier était une dame veuve, de situation modeste, amie de Mme Drouhin. Elle était loin de se douter qu'elle assurait sur sa tête 400 000 francs à M. Girard, quand elle vint s'asseoir à la riche table de famille de la rue Raynouard.

Il était trop tard pour lui administrer un typhus apéritif, d'ailleurs toujours incertain. Henri Girard aux abois résolut de l'empoisonner. Un certain jus de champignons vénérables fut versé dans sa sauce. La dame soupa avec un bel appétit et, dans le métro qui la ramenait chez elle, fut prise de vomissements entre deux stations, puis décéda sur le quai même où la descendit.

Girard et sa légitime épouse se présentèrent au guichet de deux compagnies d'assurances. À chacune ils touchèrent 80 000 fr. Il y en avait cinq. La troisième différa le paiement et demanda une enquête. Exhumation de Mme Monier, examen des viscères, découverte de la vérité. Arrestation d'Henri Girard et de Jeanne Drouhin.

Ceci se passait le 21 août 1918.

La France avait, alors, d'autres soucis.

\*\*

Georges Guérin, sa permission achevée, avait quitté sa mère heureuse et, la musette gonflée, avait rejoint les tranchées de Champagne.

Une autre tragédie, pour lui, se préparait dans la grande tragédie de la guerre.

Nous avons devant nous les feuilles où il écrivit, pour la fixer dans l'exactitude de ses détails, sa déplorable aventure. Nous ne pouvons lire sans émotion cette petite écriture droite et nette sur la large feuille quadrillée. Elle nous apparaît ainsi plus pénétrante encore dans sa forme immuable que lorsqu'il la raconte.

Comment il apprit le drame, comment il voulut offrir la consolation et le réconfort de sa chère présence à une mère accablée, vous allez l'apprendre.

Mais nous ne pouvons nous tenir de vous dire déjà que le destin plaça ce fils pour connaître le premier, le seul, de la bouche de sa mère le secret des manœuvres diaboliques de Girard, secret où il a lu l'innocence maternelle, cependant qu'un destin cruel lui interdisait de la défendre.

Nous ne savons pas d'histoire plus douloreuse ni plus passionnante. Et les mots par quoi nous devons vous la répéter, nous voudrions qu'ils fussent ceux-là même qu'il a tracés pour nous. Nous nous y efforçons, en nous souvenant du secret que l'on doit à certaines confidences et de la pudeur qu'un homme impose à sa douleur.

\*\*

Georges Guérin est au repos à Somme-Brienne. Dans le cantonnement, un journal traîne. Un journal ! Vous savez ce que c'était, là-bas, pour les poilus ! On se le dispute. On se l'arrache. Par jeu, il l'enlève à un camarade qui s'en pourléchait. Et, tout en riant, il jette les yeux sur les titres. Il en est un qui s'étale sur trois colonnes :

### UNE NOUVELLE AFFAIRE DE POISONS

ARRESTATION DU COURTIER HENRI GIRARD. PERQUISITIONS À NEUILLY ET À PASSY.

Les caractères dansent devant ses yeux. Son ami veut lui disputer le plaisir de la lecture. Farouche, il l'écarte. Avidement, il s'est jeté sur ces lignes... Et puis il repousse la feuille. Il court au bureau de la compagnie. Haletant, avec des mots qui s'étranglent, il demande une permission de quelques jours pour aller à Paris... Sa mère, sa maman, là-bas, toute seule dans ce drame... Le lieutenant l'écoute, pitoyable. Mais le capitaine, strict, refuse la faveur



Au-dessous : Le dernier portrait de Joséphine Douéreau avant l'arrestation et les assises (1918).



demanded. Il y a bien des permissions de détente pour voir les parents que menace la grippe espagnole... Il n'y en a pas pour consoler les mères compromises dans une affaire criminelle. Le règlement n'a pas prévu ça...

Alors le soldat Georges Guérin salue, fait demi-tour. La route est là, qui ouvre devant lui le chemin de Paris. Il s'en va. Il déserte.

Pour quatre jours, pendant qu'on est au repos, il faut le dire. Et parce que sa maman...

Il arrive à Paris le lendemain. Le voilà dans les bras de sa mère. Elle est pâle, et ses beaux yeux sont éperdus.

— Maman...

— Mon petit...

Elle essaie de feindre, de sourire. Elle voudrait espérer encore qu'il ne sait pas... Mais il lui murmure :

— Maman... Ma pauvre maman...

Aussitôt, elle s'est abattue sur lui, frémisante, convulsée :

— Sauve-moi... sauve-moi...

Et comme il cherchait les phrases qui rassurent, qui apaisent, elle lui dit :

— Quelle misère, maintenant ! Ah ! le bonheur, cette duperie...

Sans doute, elle évoquait, à cette minute-là, une petite maison de briquettes roses, avec un brave homme de mari, au veston étriqué d'employé...

Autour d'elle, c'était le décevant mensonge du luxe doré.

— Tout a été saisi... Je n'ai plus rien...

Les cristaux, l'argenterie étincelaient encore sur les créances. Les fauteuils du salon offraient la douce caresse de leurs tapisseries bleues. Georges, par la pensée, revit ce cabinet de travail dont la porte s'entre-bâillait sur un désordre de boîtes éparpillées et de livres jonchant le sol.

— La police est venue. On a perquisitionné...

Il songea aux petites fioles incolores et funestes... Bacilles... Typhus... Choléra... Champignons... Et il se tut. Mais elle parla.

— Je ne savais rien. Je n'avais pas fait disparaître des flacons mortels. Quand il s'enfermait dans cette pièce maudite, je savais bien qu'il maniait des tubes, des éprouvettes, des objets dont je ne savais même pas l'usage ni la signification. Il me disait qu'il s'occupait de science, qu'il faisait des recherches de chimie... Je le croyais. Est-ce que je savais qu'on peut donner ainsi des maladies à des gens, avec quelques gouttes d'eau dans le fond d'un verre ? Il me disait qu'il faisait beaucoup d'affaires. Moi je le croyais... Comment ne l'aurais-je pas cru ?... Et maintenant... Ah ! c'est affreux !...

\*\*

Nous n'imaginons rien. Nous ne romançons pas. Nous disons les faits, nous reprenons les phrases après Georges Guérin. Nous apportons son témoignage filial. Il fait ainsi parler sa mère. C'est leur dialogue au lendemain de l'arrestation du courrier que vous allez lire :

— J'ai eu sept ans de bonheur, mon petit, dit la mère. Sept ans d'opulence. Et, ce qui est meilleur encore, sept ans de tendresse. Il m'aimait. Je l'aimais. Sans quoi je n'aurais pas fait ce que... ce que tu sais... Et puis, tout à coup — c'était quelques jours après ta première permission, tu te souviens ? — Henri me délaissa quelques nuits, quelques jours... C'est alors que je connus la vérité. Il était marié. Il avait cet



Une autre photo de la « clique » et la musique du 1<sup>er</sup> régiment de la Légion étrangère, où le fils de Joséphine Douéteau s'est engagé.

autre domicile où il n'allait guère qu'en cachette. Sa vie conjugale ignorée était, en fait, rompue depuis longtemps, depuis que nous avions uni nos existences. Et voilà qu'il l'avait renouée...

— J'ai souffert horriblement. Je ne comprenais pas... Je comprends maintenant. Il avait besoin de la complice discrète qui signe les polices d'assurances, qui passe les visites médicales, qui offre les repas empoisonnés...

— Et justement, à ce moment-là, j'ai, pour la première fois, connu la gêne. Henri me rassurait. C'était un mauvais moment à passer... Un jour, plus d'argent. J'ai dû travailler. J'ai trouvé un modeste emploi dans une maison d'édition...

— Henri, un après-midi, arriva à la maison. Un monsieur l'accompagnait, que je ne connaissais pas. Présentations rapides. Henri bredouilla un nom que je n'ai pas retenu. Il était de belle humeur, un peu fébrile néanmoins. Je l'avais remarqué. J'y ai souvent pensé depuis.

— Cordialement, il frappait sur l'épaule du quidam : « C'est un vieux copain ! Nous allons trinquer avec lui ». Henri entra dans son cabinet de travail. Il en sortit avec un plateau chargé d'une bouteille et de trois verres — de trois verres remplis, retiens bien ce détail, Georges...

— Il me passa le mien, je m'en souviens. Sans doute tourna-t-il le plateau de façon à offrir à l'ami le verre préparé à son intention. « Voilà un porto fameux, mon vieux, et comme tu n'en as pas bu souvent ! »

— En effet, c'était du porto d'origine, très cher et très rare. Je ne pouvais pas saisir l'atroce ironie de sa phrase. Quelques instants après, l'ami se retirait. Quelques semaines passèrent. Et de nouveau, soudain, l'opulence régnait...

— Tu ne l'as vu qu'une fois, une seule fois, maman, verser le porto ?

Cette femme aurait pu mentir, n'avouer que cette invitation et, mieux, tout nier. Coupable, elle n'y eût pas manqué. Elle eut un grand geste accablé.

— Est-ce que je pouvais savoir, mon petit ? Souvent, très souvent, il amenait ainsi un ami. Il offrait le fameux porto. Et, toujours, il allait le chercher dans un placard de son bureau. Toujours il revenait avec le plateau et les trois verres. Il me tendait le mien, le premier, galamment. Et il tournait à son gré le plateau, du côté qu'il fallait, en face de l'invité... Il y eut aussi des hôtes qu'il retint à dîner. Il leur faisait préparer un mets spécial dont il leur avait parlé, dont ils étaient friands, et il l'apportait lui-même de la cuisine, dans un

petit plat, qu'il plaçait sans façon dans l'assiette de l'ami comblé : « Goûtez-moi ça... » C'étaient alors des cuisines épiciées que son estomac ni le mien ne pouvaient supporter. L'hôte se régala, soit du porto rare, soit du plat soigné. Et on ne le revoyait jamais plus... Ah ! le misérable !

Et Joséphine Douéteau se tordait les bras, dans le geste éternel des désespoirs tragiques. Tout en elle exprimait l'horreur stupéfiée. Georges Guérin le dit de toute sa certitude de fils, de témoin aussi :

— Elle ne savait pas...

\*\*

Joséphine Douéteau, sa confession faite, sa confession où elle avouait les crimes de l'homme qu'elle aimait, avait cherché encore la protection de l'enfant, de ce grand garçon qu'elle voyait dans son uniforme de soldat.

— Sauve-moi, mon petit, sauve-moi...

Il décida qu'elle ne pouvait pas rester là, dans cette demeure funeste, où tant de victimes avaient passé comme des ombres. Elle avait des cousins à Sarcelles. Elle les avait, au temps si proche de sa fortune, reçus et hébergés. Elle résolut d'aller leur demander un refuge. Brûlante de fièvre inquiète, elle voulait se rafraîchir dans la paix d'un honnête abri. Elle partit, abandonnant les clefs à son fils.

— Je n'ai plus de forces... Je m'en vais... Tu reviendras demain ici, tu fermeras les volets... Tu suivras les événements... Tu m'écriras... Quand s'achève ta permission ?

— Sa permission ! Ferme, il répondit :

— Après-demain. Au revoir, maman...

Le jour suivant, il retourna à l'appartement de l'avenue de Neuilly, qu'empêtrait déjà la tristesse des abandons. La porte s'ouvrit. Joséphine Douéteau entraît, chancelante, et, dès le seuil, se laissait tomber.

— Ils m'ont repoussée... Ma famille ne veut plus me voir... Je suis maudite...

Georges étouffait entre ces murs. Il soutint sa mère opprimee.

— Allons-nous-en... Allons-nous-en...

Il descendirent. Devant la loge du concierge, un homme attendait.

— Police judiciaire, dit-il...

Georges tressaillit. Mais l'homme avait retiré son chapeau, très poli, déférant même.

— Je viens demander à madame votre mère de vouloir bien m'accompagner jusqu'à la banque où Girard avait son compte. J'ai besoin de quelques renseignements au sujet de vérifications que nous allons faire...

Georges se sentit rassuré. De quoi donc eût-il eu peur ? Est-ce qu'on pouvait arrêter sa mère ? Le soldat, le policier et la femme s'en allèrent jusqu'à la porte Maillot.

— A ce soir, maman, dit Georges avec confiance. Je te retrouverai à sept heures au café Trianon.

Il embrassa sa mère. Il l'embrassa pour la dernière fois.

\*\*

Les journaux du soir annoncèrent : Arrestation de Joséphine Douéteau.

Le policier, devant le fils, devant le soldat, avait eu un geste de pitié. Il n'avait pas voulu dire le vrai de sa mission.

Georges courut au Palais de justice, sans souci de son état de déserteur.

— Ma mère, monsieur le Juge d'instruction. Je veux voir ma mère.

— Montrez-moi votre

permission du front ?

— Je n'en ai pas.

Arrestation. Conduite sous escorte jusqu'à son corps. Conseil de guerre. Deux ans de prison.

Georges les a accomplis à la prison de Melun, dans la société des escrups et des voleurs.

Cependant, Henri Girard décédait dans sa prison, rongé par la tuberculose. Etrange fin. Certes, la santé de ce bel auxiliaire du G. M. P. était délicate. Il souffrait de gastralgie. Son estomac supportait mal certains plats, et, singulièrement, ceux qu'il préparait lui-même dans l'ombre de sa cuisine. Mais nul ne lui connaissait le mal implacable et sournois. On a dit, on a cru qu'un flacon de sa collection maléfique avait été caché par lui, ou qu'il l'avait reçu dans sa prison par une de ces complaisances qu'on y rencontre assez aisément.

Alors, quel étrange destin que celui de cet homme, dernière victime de son effroyable invention !

\*\*

Georges Guérin sort de prison le 28 août 1920. Sa mère est au secret. Il pense à son père. Le libéré, sa besace en sautoir, sonne à la grille légère de la ville rose, à Montreuil. Le père s'est remarié. Il repousse son fils d'un geste qui balaie le passé.

Georges Guérin n'a appris qu'un métier : celui de soldat. Il s'engage à la Légion.

Le 30 octobre 1921, à la caserne du 1<sup>er</sup> régiment étranger, à Sidi-bel-Abbès, une feuille lui apprend le dénouement du drame : Jeanne Drouhin, la femme légitime, est condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Joséphine Douéteau, la maîtresse passionnée, à vingt ans de la même peine. Rieu et Braguier, vagues comparses ignorants, à deux ans de prison.

C'est fini. La formidable affaire est close dans l'oubliéuse indifférence d'un verdict incomplet.

Il semble que la Justice se soit complice dans cet étonnant silence. Et que les Facultés aient reculé devant la révélation qu'elles ont tuée.

Plus tard, le procès Henri Girard, l'homme qui déchainait à volonté les malades sur le monde, sera sans doute une cause célèbre.

Aujourd'hui, c'est seulement celle d'un ancien soldat qui n'en a retenu que trois mots :

— Maman est innocente !

Il le croit.

C'est peut-être vrai.

MAURICE CORIEM.

## LES ENFANTS

Des propositions de lois attendent qui pourraient modifier ce lamentable état de choses.

C'est une navrante constatation, et bientôt les tribunaux pour enfants devront, comme les écoles, avoir de nombreuses annexes.

Jamais il n'y a eu autant d'enfants criminels, et les forfaits de ces moins de seize ans sont, hélas ! parmi les plus crueux, les plus odieux.

Ce n'est plus isolément qu'agissent ces bandits dont l'âge stupéfie, mais en groupes, en bandes des mieux organisées.

On vient d'en arrêter une dont le chef avait treize ans !

Certes les tristes membres de cette bande spécialisée dans le vol de bicyclettes n'avaient pas encore d'assassinats sur la conscience, mais on trouve la plupart d'entre eux armés de revolvers et de coups de feu.

Quand on leur demanda ce qu'ils comprenaient faire de ces armes, ils expliquèrent bien qu'ils ne s'en servaient que pour « jouer aux apaches » (sic) et qu'ils les utilisaient éventuellement au cas où ils seraient attaqués (?) — par la police évidemment — mais on apprit qu'ils s'en étaient déjà servis au cours de batailles rangées avec d'autres misérables de leur âge.

## CRIMINELS SONT

Cette pénible augmentation du nombre des jeunes criminels étonne bien des gens qui admettent que la trop grande liberté accordée aujourd'hui à la jeunesse, comme la crise de l'apprentissage, sont pour beaucoup dans ce lamentable état de choses.

On a dit également que la déchéance des pères avait provoqué la criminalité des enfants.

On sait en effet qu'un père peut exercer son droit de correction de deux façons : par voie d'autorité ou de réquisition.

Par voie d'autorité, le père n'a pas à faire connaître les raisons de sa décision, mais la déchéance ne peut alors dépasser un mois.

Par voie de réquisition, il doit solliciter du tribunal un ordre d'arrestation et indiquer les motifs de sa demande.

Le tribunal accorde alors ou refuse cette déchéance, qui, quoi qu'il arrive, ne peut dépasser six mois.

Or, un père ne peut exercer ce droit de correction (que ce soit d'une façon ou de l'autre), s'il est déchu de la puissance paternelle et c'est le cas huit fois sur dix, les jeunes malfaiteurs étant fils de dégénérés.

Certes, en l'absence du père, ce sera la mère, si toutefois elle est investie de la puissance paternelle — ce qui est encore

## DE PLUS EN PLUS NOMBREUX

assez rare — qui pourra invoquer le droit de correction.

Mais il lui faudra alors avoir l'assentiment de deux des plus proches parents du père, et vous voyez d'ici la complication ; dans ces familles si peu intéressantes, on vit à couteaux tirés et deux clans se forment régulièrement au lendemain du mariage, celui du père et celui de la mère.

Or, l'enfant né de tels êtres serait-il cent fois digne de la maison de correction que la mère (la déchéance paternelle étant chose établie) ne trouverait pas les deux témoins qu'exige la loi.

En outre, quand le père est déchu de ses droits, sa femme obtient régulièrement le divorce et, généralement, se remarie. Dans ce dernier cas, elle ne peut plus exercer le droit de correction, même si elle est accompagnée des deux témoins en question, et le jeune misérable livré à lui-même continue à glisser sur la pente fatale.

Bon nombre de gens, répétons-le, se sont émus d'une aussi dangereuse situation, et plusieurs propositions de lois ont été déposées sur le bureau de la Chambre pour l'élargissement du droit de correction, par la création de tuteurs possédant, à défaut du père, la puissance paternelle.

Ces tuteurs ne pourraient agir qu'avec l'assentiment de la mère, laquelle devrait

en outre appuyer la demande de correction sur les dires de plusieurs témoins dignes de foi, témoins qui ne seraient ni des proches ni des personnes à son service.

Un enfant arrêté à temps dans le mauvais chemin peut toujours s'amender tandis que tout le monde ignorera son passage dans une maison de correction.

Pour qu'il reste le moins de trace possible de la déchéance paternelle, en effet, on décida, peu après la fondation des maisons de correction (1850), qu'il n'y aurait aucune écriture ou formalité spéciale pour l'interne du mauvais sujet et

# Les P. M. U. et les BOOKS

En principe et, disons-le, en logique, l'institution du pari-mutuel urbain devait supprimer ou atténuer grandement l'industrie interlope des bookmakers marrons qui grandissait chaque jour à Paris, en banlieue, en province, au détriment du pari-mutuel officiel.

Il paraissait de prime d'abord que la création de bureaux urbains autorisés allait d'un seul coup porter le coup mortel au « Véreux du turf ».

Pour savoir la vérité, une enquête s'impla- posait, et *Police-Magazine* se devait de l'en- prendre.

J'ai vu et questionné des « books » noto- ries qui opèrent dans les quartiers les plus opposés de Paris, dans les banlieues les plus populeuses, et le résultat de mes informa- tions me permet d'affirmer que le pari- mutuel urbain n'a pas atteint profondément la prospérité des books.

Fait à prévoir, la consécration officielle des paris hors l'hippodrome a développé considérablement la clientèle des joueurs.

Une couche nouvelle de parieurs s'est formée qui ne jouaient pas avant la création du pari-mutuel urbain.

Voyez la foule qui se presse dans les agences centrales du pari-mutuel urbain. Une foule fiévreuse, trépidante, bavarde... Voyez dans les bureaux de tabac privilégiés qui ont les trois lettres fatidiques, fascinatrices. Quelle fortune pour le barman et quels beaux pourboires pour le commis du pari- mutuel urbain.

Seulement, voilà... c'est bien gentil le pari-mutuel urbain, mais le vrai joueur, celui qui combine, qui joue les montes, les progressions, les arrêts, les parolis remon- tants ? comment voulez-vous qu'il fasse ? Le mutuel-urbain est rigide, classique, absolument. On n'y peut jouer que l'unité de dix francs, et sans report dans les bureaux auxiliaires. Dans les bureaux de tabacs, pas de reports... On joue sec ! Dans les agences centrales, les reports sont acceptés, mais comment ? Gagnant sur gagnant, un seul coup.

Or, chacun le sait, le moindre joueur aime l'émotion, le risque, la combine avec des arrêts premier gagnant, deuxième placé, etc.

Le pari-mutuel urbain, honnête, loyal, par- fait, ne convient pas à son âme tourmentée. Il préfère le book véreux, douteux, qui peut lever le pied, discuter et maquiller un ticket ! Et puis, le petit joueur qui n'a que dix ou vingt francs à jouer ne sera jamais le client du pari-mutuel urbain.

Avec le book il peut faire 1 fr. 25, 2 fr. 50, 3 fr. 75, 5 francs en progression, en arrêts, en parolis. Avec 20 francs, il joue 6 chevaux dans la même réunion et conserve l'espérance de ramasser 2 ou 3 000 francs.

Le pari-mutuel urbain a fait, le 15 mars, une recette de 1 216 240 francs d'affaires, et nous affirmons que les books clandestins ont fait en Paris Banlieue plus de 3 millions.

Notre appréciation est basée sur les résultats de notre enquête.

P. V., un petit book du quartier des Halles, nous dit :

— Le pari-mutuel urbain... je le bénis... Oui, mon vieux, grâce à sa publicité, je me sens à peine de la crise. Avant le pari-mutuel urbain, je prenais 3 000 par jour dans les pavillons des Halles et... autour. Aujourd'hui, je tire encore, en pleine crise, mes 2 200 à 2 300 par jour pour les réunions ordinaires. Sur dix clients qui commencent au pari- mutuel urbain, il y en a huit qui viennent au book pour arranger leur combine.

U. N. un, autre du quartier de Passy, déclare :

— Le pari-mutuel urbain ? Vous voulez savoir ce que j'en pense ? c'est un chouette truc pour les gros pontes, et ceux-là nous échappent... Un rupin qui flanche dur, qui met 2 ou 3 sacs sur un « gaille », aime mieux le pari-mutuel urbain, parce si le canard

est là, il est sûr d'être payé... Tandis qu'un book, ça peut toujours avoir une défaillance si un toquard chargé fait le gros coup. Ainsi, tenez, à Rouen, en 1930, et même au Havre, il y a trois ou quatre gros books qui ont sauté par la victoire de Rieur dans le Grand Prix de Deauville... un seul de Rouen en a payé pour 380 billets au même joueur... Vous vous rendez compte ?... Tenez, il y a une quinzaine, Simonard a fait au trot une petite cote de 91 fr. 50... et bien, pour un peu, je sautais, si je n'avais pas eu la prudence de me courir au pari-mutuel urbain. Ah ! oui, c'est truc-là c'est commode pour vous couvrir et faire de bons petits arbitrages.

Un autre en banlieue proche.

— A vrai dire, monsieur, je ne devrais pas parler, pas répondre, mais un journaliste, c'est pas un « condé », on peut se dégonfler. Eh bien ! le pari-mutuel urbain, en banlieue, ça ne nous gêne pas. Nos clients ont l'habitude d'aller porter leur petit papier chez leur bistro, et en fin de semaine, c'est même le bistro qui avance deux ou trois thunes pour son client.. Alors, vous comprenez ?... le pari-mutuel urbain, pour faire du crédit, rien à faire...

Et mon book éclata de rire, paya une tournée et fila vers d'autres bistrots rabatteurs.

Mais je vais vous offrir le bouquet... Dans le quartier de la Bastille, naturellement dans un bar très fréquenté, j'en ai questionné un autre, un bon gros père, tout rubicond, tout souriant, qui, mis en confiance par un ami commun qui est son client, m'expliqua :

— Mon pote, moi, du pari-mutuel urbain, je n'ai que du bien à dire, c'est à lui que je dois tout le pêce que je gagne chaque jour !

Je regardai mon interlocuteur avec un peu d'ahurissement, et cela eut le don de le mettre en gaîté. Il me frappa l'épaule d'une tape amicale et sourit et me confia :

— Mais comprends donc, vieux Charlote, c'est dans les bureaux du pari-mutuel urbain, dans les tabacs, dans l'agence même que je pique mes meilleurs clients... Oui, mon pote, c'est comme ça, et je te ferai voir quand tu voudras, et pas loin d'ici.

Je le mis au défi, je fis un pari; alors nous partîmes vers les bureaux d'une agence centrale du pari-mutuel urbain... et je vis... je vis mon gaillard entrer en contacts mystérieux avec de nombreux joueurs qui lui passèrent tickets et argent sous l'œil indifférent des agents de garde à l'agence, lesquels agents paraissaient s'ennuyer prodigieusement.

Quand il eut fini ses petites tractations, notre book triomphant, plus hilare que jamais, nous rejoignit, et, avec le tiers ami, nous allâmes dans une brasserie voisine de la colonne de Juillet où je payai en nature le montant du pari... Véridique... formidable... dans le local du pari-mutuel urbain, le collecteur véreux avait ramassé 470 francs de paris... J'en suis resté sidéré !

Cela ne m'a pas empêché, par conscience professionnelle, de poursuivre mon enquête dans la plupart des quartiers de Paris. Mais mon opinion était faite et j'avais compris.

Compris que, pour lutter avec succès contre les books, il faut que le pari-mutuel urbain se complète et devienne non plus une annexe du champ de course, mais purement et simplement « un book officiel ». Eh oui, ceci semble énorme, et pourtant c'est bien simple.

Puisque l'Etat admet et favorise le jeu en développant le pari-mutuel, il faut alors carrément donner toutes les facilités qui permettront aux joueurs de faire toutes leurs petites combines, de satisfaire toutes leurs illusions... reports, parolis, arrêts à volonté... qu'est-ce que cela peut faire puisqu'en fin de compte, le joueur perd toujours et que c'est la cagnotte qui ramasse !...

Cagnotte de l'Etat ou cagnotte du book...

pour moi, c'est pareil, mais il faut plutôt que les bénéfices aillent au pari-mutuel urbain que dans les poches des bookmakers clandestins.

Et puis... Multipliez donc en banlieue et en province les bureaux auxiliaires. Ne laissez pas sans profit jouer quatre millions par semaine au Havre à Rouen, à Amiens... et ailleurs et pour le seul profit des mercantins et du turf.

Puisque l'immoralité du jeu de hasard n'offense plus la conscience de personne, exploitez le jeu comme une bonne ferme en Beauce et tirez-en tous les profits que l'on peut en tirer.

Le joueur professionnel n'est qu'un vi- cieux qui ne mérite pas d'intérêt. Pour chas- ser le book, un seul moyen : améliorez le pari-mutuel urbain... et faites-en un book.

G. DE LAVARENNE.

## On accuse, on plaide, on juge..

### Un père qui tue sa fille...

La concorde ne régnait pas en sou- raine maîtresse au foyer des Bocquet à Villemomble : Le père, Henri Bocquet, âgé d'une soixantaine d'années, travaillait régulièrement, mais il était brutal, ne ména- geait pas les scènes — et parfois les coups — à sa femme infirme depuis quelques années et à sa fille, Henriette.

Celle-ci venait, chaque matin, à Paris, où elle était employée comme vendeuse dans un grand magasin, elle quittait de très bonne heure le domicile paternel et ne rentrait que tard le soir, aussi lui était-il dif- ficulté de vaquer aux soins du ménage, be- souge que ne pouvait assumer la mère paralysée.

— L'an dernier, Henri Bocquet plaça sa femme à l'hôpital Saint-Antoine, mais le départ de l'invalidé n'amena pas la quiétude dans la petite maison de Villemomble :

— Tu ne penses qu'à courir ! criait le père.

— Je travaille toute la journée et te re- mets presque tous mes appointements ! ripostait Henriette.

— C'est une honte... tu as eu un enfant !

— Je l'étais seule... il ne te coûte rien... j'ai le droit de vivre ma vie !

Le père, qui n'appréciait sans doute pas cette thèse, se jetait sur sa fille, et la scène se terminait pas des menaces et des coups.

Un jour, Bocquet décida de rechercher sa femme à l'hôpital, Henriette l'en dissuada, déclarant qu'absente toute la journée, illu- maitait impossible de donner à sa mère les soins que comportait son état; néan- moins, le père, le lendemain, ramena sa femme.

Le soir, la discussion reprit de plus belle... des voisins entendirent de grands éclats de voix, des cris, un coup de feu et le silence... le silence absolu... des agents alertés péné- trèrent dans la maison et découvrirent le sexagénaire qui essayait de mettre sur son lit le cadavre de sa fille qu'il venait de tuer :

— Elle m'avait menacé elle avait à la main un pistolet automatique, dit-il, alors j'ai eu peur, j'ai pris un fusil et j'ai tiré !

Les constatations semblent infirmer cette version, Bocquet, une fois de plus, avait menacé sa fille et cette fois avait mis sa menace à exécution.

Il comparaîtra prochainement devant la cour d'assises.

### Le mystère du taxi

Un drame étrange se produisit une nuit du mois dernier dans le quartier de Pla- sance... le brigadier Astoul, qui se trouvait à l'angle de l'avenue du Maine et de la rue d'Alésia, entendit soudain une sourde détonation tandis qu'un éclair illuminait les vitres d'un taxi qui passait en trombe.

Un coup de sifflet du brigadier, deux agents bondissent sur la voiture et la con- traignent à s'arrêter :

— Que se passe-t-il ? interrogent les agents.

— Rien.

— Comment rien ? un coup de revolver vient d'être tiré dans ce taxi : par qui ?

— Mais non, c'est une erreur : aucun de nous n'a tiré !

Les inspecteurs enjoignent alors aux

voyageurs de descendre de la voiture : l'un d'eux, Eugène Joliet, dix-huit ans, s'écroule sur le trottoir, perdant son sang en abondance par une blessure reçue dans le dos : il a donc été touché par une balle de revolver... mais qui a l'arme ?

Les autres occupants du taxi : Emile Fillon, sa fiancée Madeleine Berceaux et René Coslin, ne l'avaient pas : on la découvrit enfin dans la poche du chauffeur.

Qu'était-il donc arrivé ? Presses de questions, les voyageurs, tous plus ou moins ivres, retrouvèrent peu à peu leurs souvenirs : ils avaient passé la soirée du dimanche dans divers cafés et avaient fait honneur à la dîve bouteille.

— Fait peur à « Mado » avec ce joujou- là, avait-il souillé à son camarade.

— « Mado », en effet, prit peur et voulut désarmer son fiancé... un coup partit. Personne ne semblait blessé : ce n'est qu'à l'ar- rêt de la voiture par le brigadier et en descendant que Joliet s'aperçut qu'il était touché. Il devait d'ailleurs succomber le lendemain à l'hôpital Broussais. A M. Rous- sel, juge d'instruction, les jeunes gens avouèrent qu'ils avaient tiré pour éviter les ennuis.

— N'est-ce pas, quand on a tiré, même sans l'intention de blesser qui que ce soit, cela finit toujours mal !

Cela finit... devant la treizième chambre correctionnelle pour Emile Fillon et René Coslin. « Mado » fut mise hors de cause, ainsi que le chauffeur qui conduisait le taxi.

Mme Paulette Mayot et Chadirat plai- dérent qu'il ne s'agissait que d'une malheu- reuse imprudence à l'issue fatale.

Les magistrats ont adopté cette thèse et les deux inculpés n'ont été condamnés qu'à quatre mois de prison avec sursis.

Ils ont juré — mais un peu tard — qu'à l'avenir, ils éviteraient les trop copieuses libations à la suite desquelles ils causeront involontairement la mort d'un de leurs camarades.

### Autour d'une couronne

— Non, monsieur le Juge de paix, je ne la paierai pas !

— Pourquoi ?

— Elle brille trop !

Et le juge de paix de faire avec sagesse cette remarque :

— Lorsqu'on commande une couronne en or, on sait qu'elle brillera... vous avez commandé : vous devez payer.

Le monsieur à la couronne se défend avec vivacité :

— Mais tenez, monsieur le Juge de paix, constatez vous-même le brillant, l'éclat de cette couronne. C'est inesthétique !

— Je n'ai pas à examiner cette couronne, d'ailleurs qu'importe qu'elle brille ou non, pour un homme, la question esthétique ne compte pas !

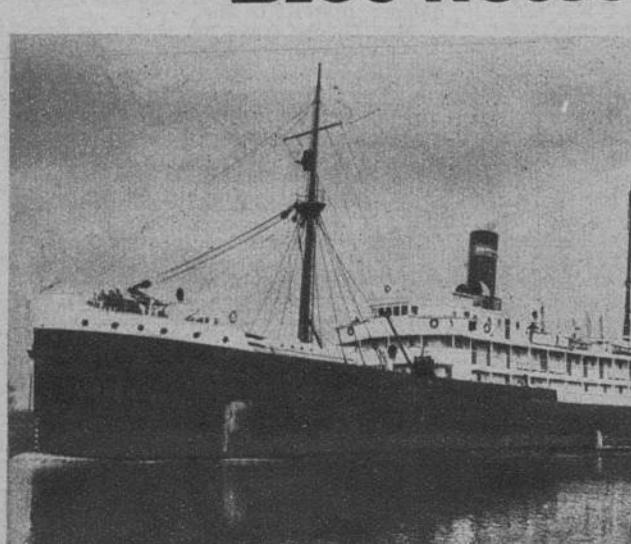
Car la couronne incriminée à laquelle son propriétaire reproche de trop briller, raison pour laquelle il en refuse le paiement, est une couronne... dentaire, que le juge de paix le condamne à payer au dentiste demandeur.

— C'est abominable ! s'exclame le mon- sieur, me faire régler une telle couronne !

Et dans l'ombre du couloir de la justice de paix, la dent couronnée, tandis que le mécontent parle, jette une lueur... dorée.

SYLVIA RISER.

## Bloc-Notes de la Semaine (Suite page 16.)



Le navire Chaco, ayant à bord des indésirables argentins, qui a fait la navette entre différents ports de la Méditerranée pour se débarrasser de ses passagers. (R.)



Quatre bandits cambriolaient une villa à Thion- ville. Les Italiens Negro et Bovaria (à droite) que voici ont été arrêtés. (E. G.)



Le scandale provoqué par la déconfiture Kreuger n'est pas sur le point de prendre fin. Voici les directeurs inculpés de la Société. De gauche à droite : Lange, Huldt, Helm et l'inspecteur Wendler. (R.)



Deux pensionnaires....

CHAPITRE II

« La Thérèsa » (suite.)

Alfred n'est pas content.

Mme Thérèse me regarde en souriant. Décidément, cette maison close de Cordoba, où tout est si méticuleusement réglé,

# Ces dames de l'Argentine



— Eh bien ! qu'est-ce que l'as à répondre ?  
(Composition de R. GIFFEY.)



Ils ont comploté ferme toute la soirée. (Composition de R. GIFFEY.)

me fait songer à nos pensionnats de jeunes filles austères, discrets et bien tenus. Et voilà que, brusquement, une image se précise dans ma pensée. J'évoque le souvenir de Mme X..., directrice d'institution que je connais bien. Cette dame très digne a, bien entendu, comme Mme Thérèse, un bureau-salon où elle reçoit. Il n'y a pas de divans tentateurs, mais on y remarque cependant des coussins, beaucoup de coussins. Oui, c'est la mode. Mme X... est très

aimée de ses pensionnaires, comme Mme Thérèse ; elle est juste, comme elle, très sévère, comme elle...

Combien de fois ne l'ai-je pas entendue dire :

— Mademoiselle, cette fois la mesure est comble. Vous vous moquez de vos professeurs, de votre surveillante et de mes observations. J'en ai assez ! J'ai téléphoné à votre famille. Votre père sera ici dans quelques instants et nous nous expliquerons.

Pour le moment, rentrez dans votre chambre, vous êtes un mauvais exemple pour vos compagnes.

— Mais, madame...

— Pas d'arguments, je vous prie ! L'incident est clos ! Vous pouvez disposer ! Allez !

C'est tout à fait ça, n'est-ce pas ?

Aussi, franchement, je suis dégoûté d'avoir traversé les mers et risqué ma peau pour assister à une scène que j'ai vue déjà, et pour écouter un dialogue qui n'a pour moi aucune originalité.

Mme Thérèse, dans son genre, n'est qu'une collègue de Mme X... Elle dirige, elle aussi, un pensionnat... de filles !

Et j'en suis tellement persuadé que dis-traitement je demande :

— Et combien avez-vous d'élèves ?

— D'élèves ?

— Je veux dire de pensionnaires...

— Quarante-cinq !

— Étrangères comprises ?

Décidément, je patauge, heureusement la maîtresse de céans n'a pas saisi l'allusion et me répond très sérieusement :

— Mais certainement ! C'est le plus bel effetif de Cordoba : vingt-cinq Françaises douze créoles, huit Italiennes, toutes des beautés !

L'énumération appelle un compliment.

— J'ai eu le plaisir, en effet, dis-je, d'apprécier quelques échantillons de qualité dans votre patio archi-comble.

Mais la séance reprend, la sous-maîtresse ayant introduit Alfred.

C'est un beau mâle, le « mac » dans toute sa splendeur : un masque de forban, une carrure de colosse, une poigne rude...

Pourtant, comme tous ces gars terribles, il tremble un tantinet devant la « patronne ».

— Vous m'appelez, mame Thérèse ? questionne-t-il, timide et gauche sur le seuil de la porte.

— Oui, Alfred. Entrez !

L'homme risque un pas en avant et demande, toujours inquiet :

— Qu'est-ce qu'y a encore ?... Nénette ?

— Oui !

— Grave ?

Mme Thérèse hoche la tête.



Madame la sous-maîtresse.

— Assez ! répond-elle.

Et aussitôt elle recommande :

— Surtout, Alfred, pas d'esclandre ! Dans votre intérêt, laissez-moi conduire les débats.

Et je vous assure qu'ils vont être menés à vive allure.

L'accusée est à peine entrée dans le salon que Mme Thérèse lui décoche un direct fulgurant.

— Nénette, lui dit-elle d'un air détaché, avant-hier soir vous étiez en grande conversation avec le pharmacien, le vieux de la rue d'Espagne... c'est un brave homme, un client sérieux, et pourtant, dès que le Négro et Gonzalès sont entrés dans le patio, vous l'avez liquidé pour aller rejoindre vos gigolos...

— Madame, il ne voulait pas m'accompagner, proteste la fille.

Mme Thérèse cravache.

— Vous mentez, fait-elle, cinglante ? Il s'est plaint à la sous-maîtresse en disant que vous l'aviez laissé tomber.

Nénette se contente de hausser les épaules.

Alfred glisse un nouveau pas en avant.

— Eh bien ! Qu'est-ce que t'as à répondre ? demande-t-il, la voix rauque.

La fille a redressé la tête, elle le brave.

— Rien !

L'homme a bondi.

— Rien ?... Attends !...

Mais la tenancière l'arrête d'un geste.

— Ah ! non ! et non ! crie-t-elle, énergique. Vous laverez votre linge sale en famille, un peu plus tard. Pour le moment, vous êtes chez moi, ne l'oubliez pas. D'ailleurs, puisque vous reconnaissiez les faits, je n'ai plus besoin de vous, Nénette, vous pouvez disposer.

Et elle recommande :

— Dans votre chambre, n'est-ce pas ! La fille sort, front ridé, lèvres amères... Un silence.

Mme Thérèse triomphé.

— Eh bien, Alfred ? minauda-t-elle, non sans malice.

Mais Alfred est assommé.

— Je ne peux pas croire... je ne peux pas croire... bégaye-t-il.

— Ce qui vous arrive ? achève la tenan-

cière. Pourtant je vous avais prévenu. J'ai quarante-cinq femmes, et je les surveille toutes. Mille à douze cents clients passent dans mon patio tous les jours, et je les connais tous. J'ai vingt ans de métier... et ce n'est pas une morveuse qui débute qui me « doublera ». Voilà quinze jours que dure ce petit manège, et ça crève les yeux.... D'ailleurs, depuis qu'elle fréquente le Négro, votre femme ne fait presque plus rien, elle est molle... molle... finie ! Mais nous allons savoir ce qui se manigance, je vais appeler Rosine, sa meilleure amie, elle n'aura pas été sans lui faire quelque confidence.

Et prenant Alfred par le bras elle l'entraîne dans un coin du salon.

— Tenez, cachez-vous derrière ce paravent ! propose-t-elle d'un petit ton qui n'admet pas la réplique.

— Derrière...

— Allez !

L'homme médusé se contente d'obéir.

Nous sommes en plein vaudeville.

Et voici Rosine.

Surprise, timidité, crainte aussi peut-être.

— Elle dit qu'il lui fait la vache !

A ces mots, le paravent s'agit. C'est Alfred qui digère mal la plaisanterie...

Cependant, la fille tient à dégager sa responsabilité.

— C'est elle qui dit ça, vous savez, madame, reprend-elle, moi, je n'en sais rien, je ne connais pas son homme.

Puis elle insinue :

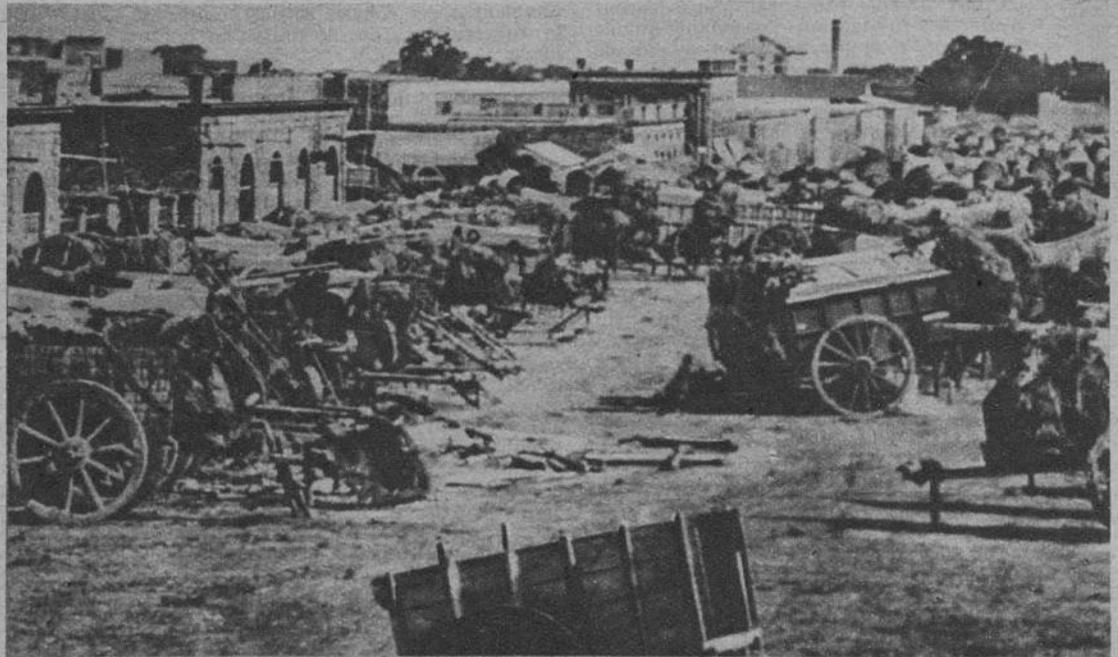
— Personnellement, d'ailleurs, et entre nous, je crois plutôt qu'elle a le béguin pour le Négro.

Mme Thérèse joue la surprise.

— Le Négro de la bande à Gonzalès, fait-elle, mais c'est impossible !



La « gardienne » d'une des maisons de Cordoba. (S. G. P.)



Un marché dans les quartiers populaires. (S. G. P.)

Mme Thérèse, fine mouche, a changé de tactique. Elle se fait aimable, souriante, douce et me présente à la fille comme un ami de France qui s'intéresse particulièrement à la vie de ses compatriotes en Argentine.

Puis elle ajoute, tout miel :

— Je ne pouvais mieux faire en vous appeler, Rosine. N'êtes-vous pas la plus jolie et surtout la plus docile de mes pensionnaires ?

La belle rousse aux tons cuivrés roule des yeux effarés et n'en croit pas ses oreilles.

— Madame... balbutie-t-elle, confuse.

— Hé ! quoi ! Pas de fausse modestie, continue la tenancière, vous savez très bien qu'il n'est pas dans mes habitudes de faire des compliments ou de tresser des lauriers en couronne quand ils ne sont pas mérités. Vous êtes une bonne fille, vous êtes travailleuse, vous aimez votre homme, eh bien, tout cela est parfait, et c'est pourquoi je vous ai choisie ce soir pour boire avec nous une coupe de meilleur vin de notre pays. Asseyez-vous, Rosine, et... à la France !

Champagne, sourires, gaîté.

La fille est subjuguée.

Mme Thérèse profite aussitôt de l'avantage et pousse une pointe.

— Ah ! si toutes vos compagnes vous ressemblaient, ma petite Rosine, dit-elle avec un gros soupir, comme la vie serait facile, ici ! Malheureusement, il y a toujours des têtes folles...

Et, brusquement, découvrant ses batteries :

— Au fait, vous êtes l'amie de Nénette ?

— Oui, madame.

— Alors pourquoi ne lui donnez-vous pas quelques conseils ?

— Des conseils ?

— Eh oui, elle se relâche, Nénette. Ça ne va plus, mais plus du tout.

Puis, d'un petit ton dégagé, sans avoir l'air d'y toucher, elle demande :

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas, madame.

— Comment vous ne savez pas ?

— C'est-à-dire...

— Quoi ?

Rosine hésite, mais comme la patronne insiste, elle se décide.

— C'est rapport à son homme, dit-elle.

Et elle avoue gentiment :

A droite : — Allons, Alfred, soyez raisonnable. (Composition de R. GIFFEY.)



Un jardin public à Cordoba. (R.)

Cette fois Rosine se prend au jeu et mange le morceau tout de go.

— Si, madame, affirme-t-elle. Et la preuve, c'est que Nénette veut se « faire la belle » avec lui.

Et elle précise :

Mais tout de suite elle se domine et s'adoucissant, explique :

— C'est dans son intérêt... à la Nénette, comprenez-vous ? Pensez donc, Tucuman... des boîtes de femmes sans direction... la malheureuse l... C'est l'enfer !... Enfin il est



peut-être temps encore de lui faire comprendre...

Puis, brusquement, voulant profiter sans doute des bonnes dispositions de sa pensionnaire en veine de confidences, elle demande :

— Et Nana ? Il me semble que Gonzalès a l'air de la travailler sérieusement, ne lui fera-t-il pas lui aussi du « rentre dedans » ?

Mais Rosine ne sait rien.

— Nana est une créole, bougonne-t-elle, on « s'fréquente » pas ! Et puis, toutes les créoles sont jalouses des Françaises !

La tenancière, qui voudrait une harmonie complète dans son poulailier, tente un timide rappel à l'ordre, mais la fille se cabre, décida.

— Si, madame ! clame-t-elle. Elles sont toutes jalouses ! Tenez, avant-hier, quand le docteur a envoyé Gilberte à l'hôpital, savez-vous ce qu'elle a dit, Nana ?... Non ?... Eh bien, elle a dit que les Françaises « on était » toutes pourries !

— Quoi ?

— Pourries !... Oui, madame, elle l'a dit !

— Mais je vous crois, ma fille, répond la tenancière d'un ton un peu pincé.

Et elle ajoute, très directrice :

— Dès demain, au cours du déjeuner, je ferai à Nana les observations nécessaires.

Cependant, Rosine, qui veut une victoire complète, s'entête.

— Oh ! vous le pouvez, insiste-t-elle, c'est la vérité. D'ailleurs, Mme Angèle l'a entendue.

Pour le coup, Mme Thérèse est indignée.

— Comment ? s'écrie-t-elle... La sous-maîtresse était là ? Et elle a entendu ça ? Et elle n'a rien dit ?... Ma fille, vous allez retourner au patio et vous direz à Angèle de venir me trouver dès qu'elle sera libre.

Salutations, courbettes, sourires.

Rosine sort triomphante du salon... et Alfred furieux de sa cachette.

— Ah ! la salope ! s'exclame l'homme hors de lui, la salope !... Vous avez entendu, madame Thérèse ?... Elle dit à ses copines que je lui fais la vache !... Moi ?... Moi... que j'suis l'homme le plus libéral !

Mme Thérèse laisse passer l'orage.

— Allons, Alfred, soyez raisonnable, conseille-t-elle sans grande conviction.

Mais Alfred est emballe et il continue :

— Enfin, madame Thérèse, vous qui me connaissez, est-ce que je lui fais la vache ? Soyez franche, voyons !... Ça, c'est raide !...

Comment ?... Toutes les semaines je l'emmène au cinéma ou au dancing... Toutes les quinzaines, j'envoie un mandat à ses vieux... Tous les jours, je lui laisse ses pourboires, je ne les contrôle même pas, elle en fait ce qui lui plaît...

— C'est le tort que vous avez, coupe la tenancière.

— Comment ça ?

— Dame ! Savez-vous ce qu'elle en fait de ses pourboires ?

— Ce qu'elle en fait ?

— Oui.

— Non !

— Eh bien, elle s'offre le Négro !... C'est elle qui paye les latte !

Ce direct du gauche décoché en virtuose brutalise l'amour-propre de l'homme, qui fait un bond en avant, mains tendus, terrible.

— La garce ! rugit-il. Mais ou' s' qu'il est, ce Négro, que je m'explique cinq minutes..

Mme Thérèse le calme d'un geste. CLAUDE VINCETTE. (Suite page 14.)



Une femme fait tous ses efforts pour attirer un client chez elle. Au-dessous : Un patio de maison close.



Abdallah Guèche.

**S**EPT heures du soir sur l'avenue Jules Ferry. L'heure de l'apéritif, l'heure des bavardages, l'heure des lentes promenades dans la fraîcheur apaisante de cette fin du jour. Toutes les élégances de Tunis se sont donné rendez-vous, pour se rencontrer et pour se montrer.

Assises sur des chaises de fer, des femmes au teint chaud, au rire perlé — Italiennes, Maltaises, Juives — jacassent entre elles et, d'un coup d'œil rapide, regardent passer de beaux garçons bruns, aux yeux d'ombre. Leurs robes de plage font des taches claires. Leurs visages, pigmentés par le soleil d'Afrique, ont des tons d'ambre chaud.

Elles sont belles pour la plupart, mais ce n'est pas elles que je suis venu voir. D'ailleurs, rien n'est plus correct, rien n'est plus surprenant dans la correction de cette avenue Jules-Ferry dans le soir descendant : les femmes restent avec les femmes. Les hommes se promènent entre eux. C'est à peine si, entre les unes et les autres, s'échange parfois un rapide, un timide regard.

Tunis officiel est beaucoup plus convenable que Paris.

J'ai mon idée cependant. On m'a parlé de certain quartier dit réservé — sans doute parce qu'on y manque de réserve — et qui doit présenter plus d'attrait que cette avenue pudibonde. Un groupe de jeunes gens, habillés à la dernière mode, se dirige vers la porte de France. Je parie qu'ils vont me conduire là où je veux aller.

En route pour le quartier réservé ; on est en joie !



Je les suis. On verra bien où le hasard m'entraînera.

Sitôt la porte franchie, c'est tout l'Orient qui m'enveloppe. Des ruelles étroites grimpent vers les souks. Des fruitières, des épiceries, vingt commerces aussi parfumés débordent sur la rue de la Kasbah. Pas une maison qui n'exhale une senteur de poisson frit ou de spaghetti à la tomate.

Suivant toujours le groupe élégant, je tourne à droite, passe sous des maisons faisant le dos d'âne sur la rue, oblique à gauche, puis de nouveau à droite. Et soudain, debout sous une voûte comme du fond d'un antre, trois grosses femmes, avec un fort accent provençal, nous lancent d'aimables invitations, cependant qu'une foule dense se pousse, se presse, se bouscule alentour.

Nous y voilà ! Abdallah Guèche, royaume des voluptés, nous ouvre ses paradis.

Désormais, j'en reconnaîtrai l'approche rien qu'à l'odeur. Odeur lourde de sueur humaine, odeur de tabac, odeur de mauvais parfums où domine le lancinant patchouli. Tout cela mêlé, confondu en un ensemble éccœurant qui prend à la gorge.

Tout le long de la rue s'échelonne, exactement pareilles, une ribambelle de chambres. On les appelle ici des « magasins ». Après tout, ce qu'on fait là est aussi un commerce ! Et sur le seuil de chacune de ces cellules, la marchande attend l'acheteur.

Pas de surprise à avoir ! La marchandise, vous la voyez ! Le prix ? On ne le discute pas : il n'y a qu'un tarif pour le quartier : sept francs. Drôle de compte, direz-vous. C'est ainsi. Et si ce prix vous paraît minime, songez que les affaires permettent de « se rattraper sur la quantité ».

Les marchandes d'amour d'Ab-

dallah Guèche appartiennent à toutes les races. Les Françaises côtoient les Italiennes ; les Espagnoles voisinent avec les Maltaises ; des indigènes et des Juives se concurrencent. Ces dernières, on les reconnaît au « foulah », le carré de soie multicolore dont elles se ceignent les hanches. Les autres, moins exotiques, se contentent d'une courte chemise. Certaines, plus originales, sont gainées dans un maillot de bain.

Elles sont aussi de tous les âges. Hélas ! Près de vieilles aux sourires édentés, on voit de pauvres gosses, comme cette petite Italienne qui, à dix-sept ans, en paraît douze à peine, dont les cuisses maigres ressemblent à des échalas et qui, minée par la tuberculeuse, tousser, tousser, à fendre l'âme.

Elles sont enfin, comme toutes les femmes de ce monde, différentes d'agrément, petites ou grandes, blondes ou brunes ; mais les négresses ici sont de vraies négresses.

Quant à la foule des amateurs qui se pressent devant cet étal de chair vénale, qui se heurtent sans s'excuser, qui jouent du coude et se marchent sur les pieds, elles est aussi diverse que la marchandise.

Les jeunes gens élégants qui m'ont conduit jusqu'ici, ces jolis jeunes gens aux cheveux lustrés, ne sont pas les seuls à chercher fortune en ce lieu. Aucun d'eux pourtant ne s'étonne d'être bousculé au passage par des Arabes pouilleux qui s'arrêtent devant un « magasin » et fouillent dans leur poche, vérifiant s'ils ont assez d'argent pour se payer une femme de « roumi ».

Les Arabes ne les dédaignent pas. Elles, en revanche, n'aiment guère les Bicots. Il faut que les affaires marchent bien mal pour qu'elles leur adressent un sourire.

Bien entendu, des zouaves ou des chasseurs d'Afrique mettent la note vive de leur uniforme parmi la pouillerie des Bicots et l'élégance des vestons cintrés.

Bien entendu, également, quelques souteneurs, algériens ou cors, promènent leur nonchalance et font leur tournée d'inspection. Comme il fait chaud, ils sont, pour la plupart, habillés d'une côte bleue, comme de bons ouvriers. En voici un pourtant, petit, aux épaules « en armoire à glace » : il est coiffé d'un fez et, quand il passe devant une énorme Maltaise qu'il a sans doute des raisons d'apprécier, il sourit et montre trois dents en or ; dans l'une d'elles un diamant est enchassé.

Enfin, au carrefour des rues réservées, deux agents, en uniforme correct, font semblant de canaliser la circulation.

Malheureusement, à Abdallah Guèche, on n'applique pas encore le sens unique.

A mesure que je me fraye un passage dans la bousculade, le film se déroule : un long mur d'où émergent de puissants eucalyptus ; un terrain vague ; une maison en démolition ; des voûtes sombres ; de soudaines perspectives sur la Hara, le ghetto. Et, de nouveau, des magasins avec d'autres filles qui ressemblent étrangement à celles que j'ai déjà vues. Le métier, depuis longtemps, a standardisé

L'entrée de la rue des Perles.

leurs physionomies et leur Chamsa, une Syrienne en châle qui semble prêter attention qu'à aux chasseurs. Elle doit être militaire. En face d'elle, Yeyette Marseillaise, parvient à me crier quelques mots l'histoire de sa vie :

— Ah ! m'a-t-elle dit, si tu m'as Paname, il y a dix ans ! J'y étais à Saint-Georges, un chouette appartement et je roulaient en bagnole. Mais venue. Mon bonhomme a perdu dans les affaires... J'ai dû aller dans les maisons de rendez-vous... J'ai continué. Sur les conseils d'un ami, pris le bateau pour Tunis. Et Abdallah Guèche !

Sans doute devine-t-elle ma réaction :

— Tu sais, on a beau être dans un bas, on peut se remonter... d'avoir quelque chose là-dedans. Et, de la main, elle se frappe la cuisse.

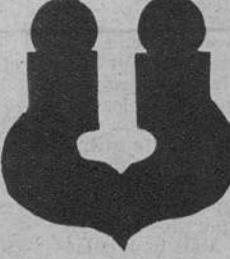
Je laisse Yeyette à ses espaces. Je suis loin, je remarque quelques taches sur la cuisse, une femme porte ces taches, souffre pour Clément ! Sur l'autre cuisse, une autre femme exhibe une tache, avec, gravée au-dessous, une date. Sur un autre bras, un tatouage presque effacé a creusé une hidate. Les traces de coups de rasoir ou de ciseaux manquent pas d'ailleurs, il y a les dos, sur les bras, sur la cuisse, sur la paupière, qui ne semble pas venir.

Comme je m'arrête devant une partie de l'une d'elles, aussitôt elle part et, en un éclair, une autre partie au visage :

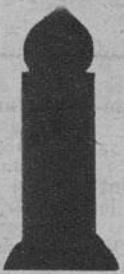
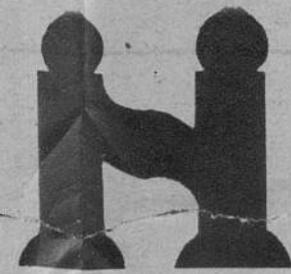
— Toi, veux-tu foul' le camp moi. Si ti restes là, qu'est-ce que tu feras ? Entre ou va-t-en ! Bara ! Bara fissé ! (Va-t'en, va-t'en vite !)

Je n'ai voulu que de rendre compte de l'aspect intérieur de cette chambre : une petite pièce meublée d'un lit de fer au couvre-pied maculé, d'une table encombrée de flacons et de papiers, d'une table de toilette bancale. Et, sur le mur, des affiches de cinéma encadrant une glace de paccotille portant l'adresse d'une épicerie. A terre enfin, un « canoun », sorte de réchaud à charbon de bois, sur lequel chauffe une bouillotte d'eau.

Ne voulant pas gêner davantage le commerce de cette



ET  
QUARTIER  
RÉSERVÉ



# S

omies et leurs charmes. Une Syrienne en chemise verte, telle attention qu'aux zouaves. Elle doit avoir l'esprit franc d'elle, Yeyette, une blonde qui arrive à me conter en quelques mots de sa vie :

— Elle dit, si tu m'avais vue à l'âge de dix ans ! J'habitais, rue d'un chouette appartement... dans un bagnole. Mais la poisse est bonhomme a perdu ses sous rés... J'ai dû aller dans les rendez-vous... La poisse a des conseils d'une copine, j'ai été pour Tunis. Et me voici à Bab-Carthagena. Je devine-t-elle ma pensée, car

on a beau être tombée bien se remonter... à condition de chose là-dedans !

ain, elle se frappa sur le sein

Yeyette à ses espoirs et, plus que quelques tatouages. Sur femme porte ces mots : « Je déclenche ! » Sur un bras, une exhibe une rose des vents dessous, une date : « 1911 ». bras, un tatouage volontairement creusé une hideuse cicatrice. Coups de rasoir ou de couteau pas d'ailleurs, ici ou là, sur les bras, sur la poitrine des qui ne semblent plus s'en

un arrête devant la chambre es, aussitôt elle me prend à un extraordinaire jargon, me : « Tu fous le camp ? Toi embeti ces là, qu'est-ce qui j'vis ou va... Bara... n, va... »

Une fille d'Abdallah Guéch et son « protecteur ».

lu que compte intérieur : membre : meuble de fer et mable en flacons d'une banque le mur, de cinématographe une accolaille dresse. A un « camé » de réverbé de carbon de chaufer d'eau. n, va... pas

honorable personne, je m'éloigne et voici que la plainte nostalgique d'un accordéon scande un tango. La musique filtre par l'entre-bâillement d'une porte sur laquelle on peut lire, gravé sur cuivre, le mot inattendu « dancing ».

Ce dancing, qu'on appelle La Mossa, offre en effet à danser, mais c'est surtout une de ces maisons qu'on dit closes par euphémisme.

Maintenant je crois connaître Abdallah Guéch ; il ne peut plus avoir de surprises pour moi. C'est alors que je me souviens d'avoir entendu parler d'un autre quartier réservé, beaucoup plus pittoresque, dit-on.

C'est le quartier de la Drina, à Bab-Carthagena.

II

### La Drina.

Pour aller à la Drina, j'ai demandé l'itinéraire à un agent de police. Il m'a répondu :

— C'est difficile de vous expliquer ça. Pour s'y reconnaître dans ce dédale de

A droite : Zouaves en bordée.



# SES TIERS SERVÉS

Abdallah Guéch avec ses femmes sur le pas des portes.



Le « magasin » d'une fille indigène.

Pour ne pas perdre mon guide, je dus entrer à sa suite. Au comptoir, l'homme retrouva deux copains et, tout de suite, commanda :

— Trois « mousses » anis ! Je m'accoudai à l'autre extrémité du zinc, et tout en buvant, moi aussi, j'essayai de percevoir la conversation de ces messieurs. Je n'en compris pas un mot : ils parlaient en cet argot sicilien qui semble avoir quelque analogie avec notre « javanais ».

Derrière moi, à une table, un Marocain en burnous vîdait, tout seul, un litre de martaletta. Le patron, indifférent, vaquait à ses occupations ; posément, en silence, il rinçait les verres. Et je voyais sa main chargée de grosses bagues plonger dans l'eau sale. Grand et fort, il portait un chandail d'une blancheur impeccable, roulé en bourrelet autour du cou, et sur la tête, un peu de guingois, un chapeau de feutre gris.

Bref le parfait patron d'un tel bar.

Tandis que, sur le mur, je déchiffrais un écrit au mur annonçant en italien que « Crédit est mort », quelques femmes du « quartier », emmitouflées dans des peignoirs de toutes les couleurs, entrèrent dans la salle, s'installèrent dans le fond et commandèrent des cafés.

Pendant ce temps, les trois souteneurs avaient « remis » une tournée d'anis, trinqué à la mode algérienne en choquant leur verre contre le rebord du zinc et dit poliment :

— Tcho !

Cette seule interjection doit souhaiter tous les bonheurs possibles !

Celui qui m'avait conduit chez Gaspard se dirigea alors vers la porte. Je réglai et, négligemment, sortis sur ses pas.

L'agent de police m'a-t-il trompé ? Mon guide s'en revint vers Abdallah Guèche, traverse une rue, s'enfonce dans une sombre ruelle juste assez large pour le passage d'un Français moyen. Je m'entraîne, à travers des ténèbres louches et puantes, sous des voûtes longues comme des tunnels. Je trébuche à chaque pas sur des tas d'ordures. Je sens filer entre mes jambes des tribus de chats. Je longe quelque temps une rue israélite qui, elle, est brillamment éclairée. Puis, de nouveau, ce sont des ruelles obscures et sales.

Une plaque bleue au coin d'une rue étroite m'apprend, en arabe et en français, que je me trouve dans la rue des Oies. L'autre « quartier », la Drina, c'est là !

Dans cette rue des Oies — qui ne sont évidemment pas des oies blanches — une cinquantaine de femmes offrent leurs charmes aux passants.

Tout ici est au rabais. La clientèle est composée de Siciliens miséables et de loquetaux arabes de Bab Souika. Le tarif n'est que de cinq francs. Dans cette rue aux allures sinistres de coupe-gorge, des femmes sans âge, sans attrait, attendent les amateurs en se repassant de « magasin » en « magasin » un litre de vin rouge. Elles en boivent une lampée, à la régale, les

yeux illuminés de satisfaction, essuient le goulot d'un revers de main et tendent la bouteille à la voisine la plus proche.

Ce coup de vin, c'est le rayon de soleil dans ce cloaque.

A un angle de la rue, debout à la porte d'une chambre ornée d'un papier bleu, vert et rouge, une femme brandit un couteau et injurie un Arabe :

— Ramène-toi si t'as pas les foies, eh ! sale Raton ! Tu verras si je te pique !... Oh ! il s'avale ! Veux-tu que j'aille te les chercher, tes tripes, eh ! nèfek !

Le Bicot ne relève pas le défi. C'est un pauvre bougre vêtu de haillons européens et coiffés d'une chéchia crasseuse. Il préfère disparaître. La foule, qui avait déjà reniflé une odeur de sang, se disperse, déçue. La prostituée referme son couteau.

Des scènes de ce genre, il s'en produit ici tous les jours, et, souvent, elles ne se terminent pas de façon aussi pacifique. La presse tunisienne, dans sa rubrique « Tunis la nuit », ne manque jamais de relater ces intéressantes bagarres et le chiffre des victimes.

A l'autre extrémité de la Drina, au fond d'un cul-de-sac, une autre algarade pro-

force ; elles empoignent l'homme par le bras, l'attirent vers le seuil de la chambre. S'il veut réellement fuir, il lui faut se défendre.

Une fille confie mélancoliquement à sa voisine :

— Plus que trois minutes ! Et pourtant il m'en faudrait encore un pour finir la journée !

Des coups de sifflet percent la nuit. On ferme... comme dans les musées. La petite n'a pas trouvé le dernier client qu'elle souhaitait. Et déjà voici les agents qui s'avancent dans la rue, frappent aux portes pour faire déguerpir les retardataires de l'amour. Le quartier se vide peu à peu. Le silence revient. Seuls encore des souteneurs qui viennent de quitter les bars de la rue Thiers ou de l'avenue de Carthage.

Maintenant, ces dames font leur ménage. Elles vident les « canouns » et balayent le seuil de leur « magasin » en chantant, car, si elles se sentent lassées d'une journée de labeur, elles ont enfin l'impression de la liberté. Elles font aussi un brin de toilette. Elles s'habillent pour rentrer chez elles ; en effet, elles n'ont pas le droit de dormir dans leur local commercial et, encore

moins, d'y passer la nuit avec un client.

En attendant la « comptée », leurs hommes fument une cigarette et causent entre eux, au carrefour.

Demain matin, dès dix heures, les filles d'Abdallah Guèche reprennent leur collier de misère. Jusqu'au jour où elles iront mourir sur un lit d'hôpital. A moins qu'au paravant, elles n'aillent faire un stage dans quelque misérable « fondouk » de l'intérieur, ou bien encore au « quartier » de Sousse ou de Sfax :

### III

#### Un homme du milieu.

Accoudés tous deux au comptoir d'un bar de la rue Thiers, le Valencia, je bavardais un après-midi, avec Charley l'Arabe. Il faut bien s'instruire, et l'on m'avait juré, en me présentant, la veille, mon nouveau compagnon, qu'il n'avait pas son pareil pour faire l'éducation des profanes.

Charley était réellement un Arabe, né à Bône.

De taille moyenne, vêtu de la cotte bleue, qui est pendant l'été l'uniforme, pourraient-on dire, des « nervis » des ports méditerranéens, il n'avait pas renoncé tout à fait au costume de sa race : il était coiffé d'un fez rouge foncé.

Au lieu de lui donner le sobriquet de « Charley l'Arabe », on aurait pu l'appeler « l'homme aux dents en or ».

En effet, sa mâchoire ne se composait que de dents en métal précieux. Les vraies avaient sauté une à une au cours de sa vie mouvementée.

Charley parlait un français fort convenable ; n'étaient son teint bronzé et ses yeux noirs un peu bridés, on l'eût pris pour un Européen.

N'en était-il pas un, d'ailleurs, lui qui connaissait Marseille comme sa poche et dont le frère assistait de sa carrière d'ancien boxeur quelques-unes de ces dames de la Porte-Saint-Martin à Paris ?

Charley possédait deux femmes, l'une à Abdallah Guèche, l'autre dans une « maison » de la rue El Moktar.

C'est dans cette rue que se tiennent, côté à côté, les maisons de tolérance : le Palmier, la Grande Maison, le Chabbannais, La Feria et quelques autres de moindre importance.

Ces maisons ne présentent rien de particulièrement intéressant, si ce n'est que leurs pensionnaires, des plus correctes, sont toujours habillées en tenue de ville.

Pour y pénétrer, il faut sonner, être dévagé à travers un judas et agréé.

Les indigènes en costume local n'ont pas droit d'accès.

Charley m'avait donné quelques aperçus du « rapport » de ses femmes. D'où j'en avais déduit qu'une fille du « quartier » est meilleure gagneuse qu'une fille de « maison ». En revanche, pour exercer à Abdallah Guèche, il faut un caractère spécial, une mentalité plus forte, à cause des bagarres sans doute.

Je le questionnai également sur le « milieu » tunisien. D'ordinaire, il n'était pas très bavard. Ce jour-là, il montrait une certaine facilité d'élocution, due peut-être aux nombreux amis qu'il avait bus.

Le « milieu » n'est pas homogène. Trop de race le composent. On y trouve de tout : (Voir suite page 14.)

JEAN BAZAL.

Ruelle près du « quartier réservé ».



L'entrée d'Abdallah Guèche.

voque instantanément un rassemblement de curieux alléchés.

Ce sont deux femmes qui ont une petite affaire à régler entre elles et qui s'expliquent :

Les poings cognent, les ongles griffent, les cris aigus fusent des bouches crispées. On entend une voix qui, avec un fort accent de Marseille, vocifère :

— Si tu déchires mon châle, hé ! je t'escagasse !

A quoi une voix italienne réplique :

— Attrape, hé ! testa di c...

Heureusement, des hommes en casquette interviennent, bousculent les badauds, séparent les adversaires et font rentrer chacune d'elle dans son « magasin ».

— Comme si elles n'avaient pas mieux à faire qu'à se châtaigner, Dio cane ! soupire un de ces hommes d'ordre.

Décidément, le quartier de Bab Carthage n'est guère recommandable avec ses rues en zigzag, sa demi-obscurité, ses habitants qui tiennent les records de la plus basse prostitution, la populace interlope qui y rôde et ses suzerains, MM. les Souteneurs, Siciliens ou Arabes, aux instincts baufouilleurs !

Prudemment, « en suivant la foule » comme Marius à Marseille, je suis revenu à Abdallah Guèche.

Le règlement veut qu'à minuit sonnant, la police fasse fermer les portes des « magasins ». Or, il est minuit moins cinq. Ces quelques minutes qui restent aux filles pour gagner de l'argent, elles ne veulent pas les perdre. Elles arborent des sourires plus attrayants, chuchotent des mots plus aguichants. Peut-être même consentent-elles des rabais.

Si le passant ne les écoute pas, elles tentent de remplacer la séduction par la

Prostituée juive vêtue de la « foulah ».

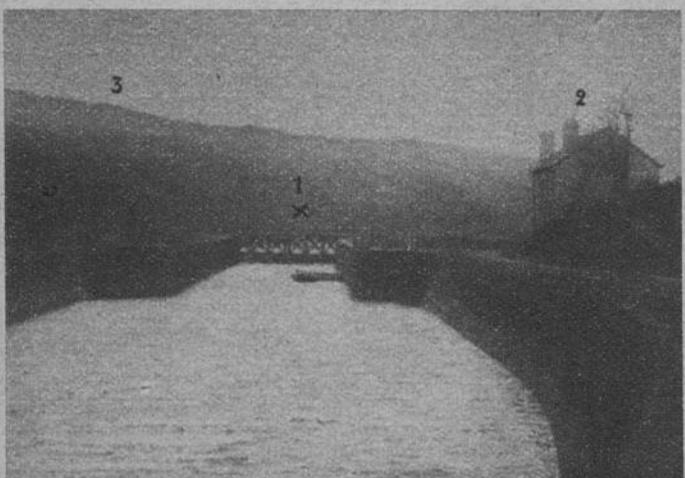


1. Une gabare sur le banc de sable de Traounez. — 2. Endroit où fut tiré le premier coup de revolver et d'où les marins furent interpellés. — 3. Portail d'accès à la propriété. — 4. Point d'où l'on entend distinctement un marin siffler sur la gabare en plein jour ! — 5. La grange

du manoir. — 6. Le manoir de Traounez. — 7. La seule fenêtre éclairée au moment du drame, celle de la chambre de Pierre Quémeneur. — 8. La grève, en réalité bord rocheux, envasé, du Trieux recouvert à marée haute.

## VERS UNE REVISION

# Les Faits nouveaux de l'Affaire Seznec



1. Les écluses du Trieux à Goasvilin. — 2. La maison des Eclusiers. — 3. Hauteurs surplombant le Trieux.

III

Dans cette poignante affaire Seznec, l'observateur impartial n'est jamais au bout de ses surprises et de ses découvertes. Tant il est vrai que la vie est chose complexe, la « technique » du crime variable et imprévisible ; tant il est vrai aussi que trop de gens hésitent ou répugnent à se faire, en temps utile, les auxiliaires de la justice et de la police. Peut-être entre-t-il dans cette répugnance une part de timidité : à coup sûr, il faut aussi l'expliquer par les mille et une préoccupations de l'egoïsme individuel, et par les ennuis, voire les humiliations, que de fâcheuses habitudes policières ou judiciaires infligent aux témoins de bonne foi. Etre témoin est souvent bien gênant...

Voilà comment un malheureux peut aller croupir au bagné alors que — au minimum — le doute s'impose en sa faveur.

Sans ce regretté état d'esprit, voici la déposition qu'aurait pu produire en 1923 l'audition d'un honorable commerçant des environs de Guingamp :

— Le 27 mai 23, j'étais dans mon auto stationnant avenue de la gare à Guingamp. Un inconnu me demanda s'il pourrait trouver une voiture de louage pour aller à Plourivo : je lui offris de le conduire. En cours de route, il me conta qu'il allait à Traounez pour y ordonner de ne plus couper d'arbres. Et c'est bien dans la cour du manoir que je laissai l'inconnu.

27 mai. — Le témoin est certain de la date. Cette révélation concorde donc avec celle du témoin Le Her, qui parla à Quémeneur le 26 ; avec celle aussi de Mme Petit, bien que celle-ci se soit rétractée ultérieurement de façon singulière sans qu'on l'ait confrontée avec ceux qui la reconnaissent, dirent son adresse, son signalement, des particularités impossibles à inventer. Et cette rencontre du commerçant de Guingamp avec Quémeneur, le 27 mai, n'est pas incompatible avec celles que firent MM. Danguy des Déserts, Lajat et Le Berre...

Seraient-ils tout ?... Loin de là.

Car il y a le mystère des coups de revolver de Traounez, mystère révélé le 28 octobre 1924 (donc avant le jugement de Seznec) par...

Par un témoin ?

Non : par cinq témoins, dont les affirmations sont identiques, sans variantes.

Fin mai 23, de braves gens, de ces Bretons solides où la marine recrute ses meilleurs serviteurs, descendaient le Trieux à bord de la gabare du patron Le Coz, la *Marie-Ernestine*. Le petit équipage : Théodore Le Guen, Yves Fleury, Jean Cantoine, Pierre Malpot, Charles Touarin, était parti à minuit du quai de Pontrieux ; il allait compléter un chargement de sable.

De Pontrieux à Traounez où se trouve un banc de sable, deux heures de lente dérive au fil du courant... Dans la nuit calme et belle, une lumière brille : une fenêtre de Traounez, la chambre de Pierre Quémeneur est éclairée... Les matelots regardent et plaisent : invisibles dans l'ombre du rivage, ils ont jeté l'ancre en silence et attendent que la marée baisse en préparant la drague.

Soudain, un coup de feu éclate dans la nuit.

...Des pas... Comme une poursuite... Un homme trébuche, repart... Puis, au bord



La maison du matelot Pierre Malpot, qui, en mourant, a consigné dans un testament ses souvenirs sur la nuit tragique du 27 au 28 mai 1923.

de l'eau, un autre homme et une femme apparaissent ; la femme en français (et non en breton) interpelle les marins.

— Venez chercher des cigarettes !

Pas de réponse des marins : le mousse lui-même est prudent.

Homme et femme s'éloignent... Cinq minutes plus tard, nouveau coup de revolver, derrière la maison...

Les cinq matelots de la *Marie-Ernestine*, dès la disparition de Quémeneur, ont été persuadés qu'ils avaient vu ou entendu tuer le propriétaire du manoir. Ils ont rapporté ces faits à leur patron, qui s'en est ouvert à leur syndic. Celui-ci a signalé leur témoignage à M. Hervé, juge de paix de Pontrieux, et au brigadier de gendarmerie Muller, qui, tous deux, mènent une enquête et acquièrent la conviction qu'ils tenaient la clef du mystère Quémeneur. Un rapport, envoyé par M. Hervé au parquet de Guingamp, complété par les procès-verbaux de la gendarmerie, fut transmis à la Cour de Rennes, puis à la Cour d'assises de Quimper...

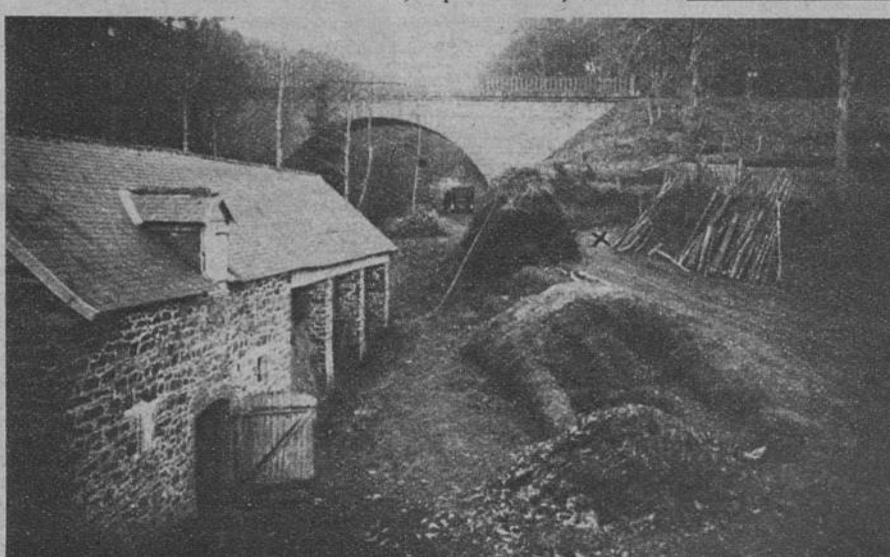
Jamais il ne fut question de ce dossier au cours des débats : le président de la Cour de Rennes, nommé à ce siège alors que l'affaire se déroulait aux assises, l'a-t-il examiné ? En tout cas, l'avocat général le tint pour nul... Pourquoi ?

Les matelots de Pontrieux estimaient si grave leur souvenir commun que l'un d'eux, au moment de mourir, en juin 1931, a consigné, par devant notaire, dans son testament, le récit de la nuit dramatique...

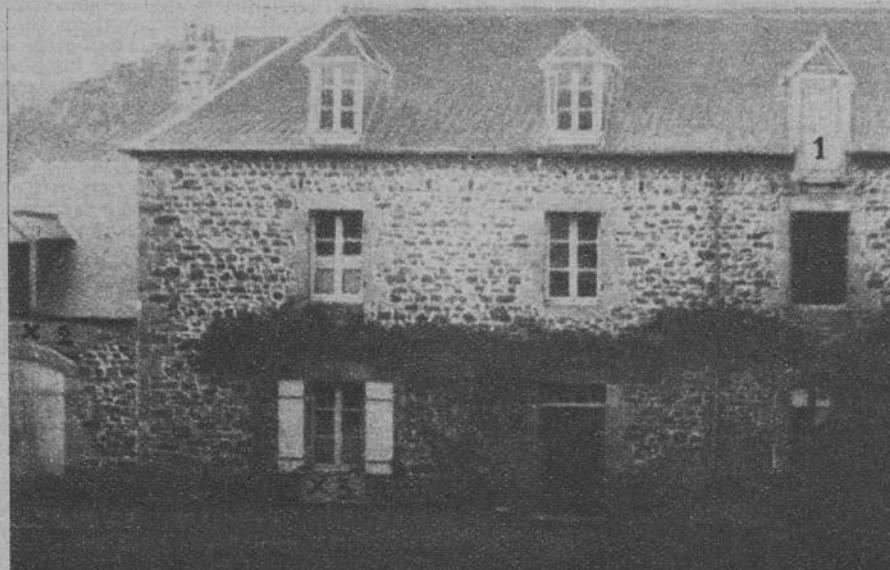
Mais qui, aurait pu du moins objecter M. l'avocat général Guillot, qui peut indiquer la date exacte de ces coups de revolver ?

La date ? Fin mai. Soit. Mais quel jour ? Le registre de la direction du port et ceux des douanes ont consigné les sorties de la *Marie-Ernestine* : 25, 26 et 28 mai. Quand un bateau part aux alentours de minuit, il est porté absent le lendemain. Si la

(Suite page 14.) MAURICE PRIVAT.



Le pont du chemin de fer de Guingamp à Paimpol, distant de 30 mètres du manoir de Traounez. — X. Point où, d'après les marins de la *Marie-Ernestine*, fut tiré le deuxième coup de revolver. La route qui monte conduit à Plourivo et traverse tout le bois qui entoure le manoir.



Le manoir de Traounez, propriété de Seznec à Plourivo. — 1. La fenêtre d'où furent tirés des coups de revolver dans la porte de la grange. (2) (Première version de M. Louis Quémeneur). — 3. Pièce du rez-de-chaussée où eut lieu le repas de noces de la fille du garde Guigomard, le 24 mai 1923.

# Le secret de la mort de l'enfant de Lindbergh

Deux hommes roulaient dans un camion entre Hopewell et Trenton. Ils s'en allaient vers Mount-Rose livrer une cargaison de briques et de ciment. C'étaient un nègre du Sud, William Allen, et un homme de Delaware, Orville Wilson. Le blanc était au volant. Ils étaient, à ce moment-là, à huit kilomètres au sud-est d'Hopewell. Le camion, sur les pentes de New-Jersey, avançait au ralenti. Le nègre fit un geste. Un tas informe se recroquevillait au bord de la route, tout près du fossé. Le camion stoppa. Les hommes descendirent. Entouré de langes que le temps dévorait, un petit cadavre, aux chairs décomposées, s'ensevelissait à demi dans les herbes folles et sous les feuilles mortes. Les hommes prévinrent les autorités du lieu. Depuis l'enlèvement du petit Lindbergh, la découverte du cadavre d'un enfant fait ouvrir tout grands les registres de la police. Et puis le corps menu se situait tout près de ce homme sylvestre où le chevalier du « Spirit of Saint Louis » était venu chercher le repos — et où il n'avait rencontré que le plus horrible tourment.

L'enquête fut immédiate et brève. Instantanément avisé, le père glorieux et inconsolé arriva dans sa plus rapide voiture. Le petit mort, déjà saisi par l'atroce chimie de la nature, n'offrait même plus ce visage qu'une mère seule aurait reconnu. Mais il restait ses langes. Leur étoffe, leur forme, leur couleur, leur tissu, leur nature, étaient uniques. Le père n'eut pas une seconde d'hésitation. Il avait retrouvé son fils, le petit Charles-Auguste, enlevé mystérieusement, atrocement, il y a plus de deux mois, en des circonstances épouvantablement inoubliables.

## L'enlèvement inexpliqué.

C'était le soir. Le colonel, son épouse et ses beaux-parents avaient diné au rez-de-chaussée du château, les fenêtres ouvertes à la brise déjà tiède du parc. Le repas fini, la jeune maman était montée dans la chambre de son enfant où veillait, à l'accoutumée, une nurse choisie. La pièce était vide. L'enfant ne reposait pas dans son berceau. La trace encore molle et chaude du petit Charles-Auguste imprimeait son empreinte dans le doux capitonnage du berceau. Et un billet sur un rectangle de papier jaune était épingle à une couverture de soie bleue. Elle portait, grossièrement inscrite, la marque d'un terrible destin. Les ravisseurs exigeaient une rançon de 50 000 dollars pour rendre l'enfant. Ils informaient les parents terrifiés que la moindre démarche pour les connaître et les démasquer précéderait de quelques heures la mort de l'enfant.

On sait quelles péripéties tragiques, aux successives alternatives de crainte et d'espoir, suivirent la soirée atroce. Deux fois sollicité, le colonel versa en vain la rançon demandée. Un jour, un message lesté d'un sac de sable tomba dans la propriété et fut trouvé par un homme de police. La missive exigeait la solitude du lieu, sous la menace effroyable d'attenter à la sécurité de l'enfant.

Aux mêmes heures, un mystérieux avion promenait dans la nuit sa lueur inconnue. Des fusées éclairantes descendirent, dans leur parachute de sole, sur les pelouses peuplées de détectives. Un ordre suivit qui tomba du ciel : la disparition des limiers, le terrain libre, afin de traire.

Le colonel Lindbergh, instantanément, y consentit. Il demanda à traiter. Il remit la rançon à des émissaires clandestins. L'enfant ne lui fut pas rendu.

On assista aux plus étranges scènes. Le célèbre bandit Al Capone, condamné et reclu pour quinze années, offrit, du fond de sa cellule, 10 000 dollars pour la capture des coupables. Des gangsters offrirent leurs services, dans le but apparent de débattre leur profession décriée. Par ailleurs, l'amiral Byrd, le pilote Chamberlin se chargèrent de suivre les négociations. On ne sait pas, on ne saura jamais sans doute, l'étonnante histoire de ces négociations secrètes poursuivies à travers le monde, à l'abri des révélations, dont la plus discrète menaçait la vie du bébé disparu. Les envoyés du colonel, un homme de loi et un pasteur, s'en allèrent jusqu'en Angleterre, où ils devaient rencontrer un émissaire qui leur manqua de parole. Il s'en fallait de peu qu'ils poursuivissent jusqu'en France leurs recherches et leurs conversations.

La police de France, d'ailleurs, fut alertée, ainsi, du reste, que toutes les polices du monde. Mais dans l'ombre la plus opaque, la nôtre tenta la découverte des ravisseurs que, toute une semaine, on crut dissimulés chez nous. Des policiers se tenaient, au Havre, à la passerelle de descente de tous les paquebots. Dans Paris même, les Américains en puissance de rejetons en bas âge étaient la proie d'une curiosité aiguë, mais inutile. Il y a quelques jours seulement, un étranger, d'une élégance équivoque, qu'on remarquait, aux environs de la rue Saint-Honoré, tenant un baby par la main, fut la cause d'un « départ » complet des vingt inspecteurs. Il fallut se faire une raison. L'homme était

un tranquille papa britannique. Et l'enfant n'était pas celui du colonel. En dépit des promesses et des primes, le petit Charles-Auguste, cependant que les jours passaient, restait introuvable et demeurait perdu.

Et voilà soudain que la découverte inopinée de deux camionneurs...

## Une atroce « exécution » par les gangsters ?

Le champ des hypothèses est vaste. Le désespoir atroce d'un père l'a-t-il parcouru? Faut-il dire que l'incertitude de la police yankee s'y égare ?

Cependant, quelques lueurs jaillissent de ces ténèbres. Lumières trompeuses, comme celles qui trouvent la nuit où se débat le voyageur incertain de sa route. Parmi les policiers d'Amérique, que l'Etat de New-Jersey et la ville de New-York envoyèrent jusqu'à nous, deux opinions se manifestent avec prudence. La première, la plus commune, la moins assurée peut-être, c'est qu'il s'agit d'un crime nouveau des gangsters. Ayant volé l'enfant, ils l'ont tué. Comment ? Pourquoi ?

Reprenez, si vous le voulez bien, le raisonnement des détectives d'outre-Atlantique.



La reconstitution de l'enlèvement, à Hopewell. Les détectives de New-Jersey, usant de la même échelle dont s'est servi le meurtrier inconnu, arrivent à la fenêtre de la nursery où dormait le fils du héros de l'air. (I. N. P.)

L'enlèvement du petit Charles-Auguste Lindbergh ne saurait faire l'objet d'un doute. Il est dans la tradition même des gangsters. En Amérique, les gens connus et opulents sont les victimes ordinairement offertes à l'odieux et classique chantage. Il leur faut payer une prime à l'assurance de sécurité consentie par les bandits.

Toutes les familles célèbres ont passé par ces affreuses exigences. Nombre d'enfants ont été déjà enlevés et rançonnés. Les « exécutions » ne sont pas rares. Elles sanctionnent le plus souvent l'hésitation des parents ou leur recours à la police. On cite même des cas où elles se sont exécutées sans raison. Ou plutôt, par ce seul motif qu'il importait de faire une manifestation de terrorisme. Effroyable exemple bien propre à décider les parents à un règlement prudent et immédiat. Voici trois ans, des gangsters, après des pourparlers trop longs avec un père, riche négociant de Chicago, sont venus régler l'affaire dans une clairière. Sur le siège de leur auto reposait un bébé aux boucles blondes. Le père paya. Les bandits déposèrent au pied d'un arbre le frêle fardeau. Et l'auto disparut dans un vrombissement puissant. Le père se pencha. L'enfant était froid. Du froid de la mort. Il était mort. Assassiné. Un lambeau de papier accroché à sa robe portait : « Il fallait agir plus vite et répondre sans prévenir la police. » Les monstres avaient fait « un exemple ».

## Les terrifiants messages adressés à la famille de Lindbergh.

Dans l'affaire Lindbergh, les policiers que l'Amérique nous adresa éprouvent un sentiment que partage à coup sûr la majorité de leurs collègues du Nouveau Continent.

L'enlèvement de l'enfant du colonel est la suite logique d'une campagne ancienne et commencée déjà dès 1929, au moment des fiançailles de Lindbergh. Celui-ci, on

le sait, épousa à cette époque miss Anne Morrow, fille de l'ambassadeur des U. S. A. à Mexico. Or, dès l'époque des fiançailles, le chantage commença. Miss Anne Morrow a une sœur, miss Constance, jeune fille d'une charmante grâce sportive, au jeune corps souple, plein de santé, et dont le visage joyeux s'éclaire de deux beaux yeux expressifs et se pare d'une bouche rieuse et charnue. Elle se préparait avec une joie orgueilleuse et légitime à assister à la célébration de l'union de sa sœur et du jeune dieu volant, lorsqu'elle reçut, au mois d'avril 1929, au Smith Collège de Northampton, un message mystérieux et terrifiant. Il lui stipulait ceci exactement, en termes express : Silence. Ne parlez de cette lettre à personne. Ou bien c'est pour vous la mort, comme celle qui advint à miss Dorothy Arnald, à miss Alice Corbett, qui dédaignèrent de nous obéir. Il nous faut 50 000 dollars si le mariage de votre sœur a lieu. » Et des épîtres arrivèrent, par simples cartes postales, qui indiquaient à la jeune fille comment et où elle devait opérer cette remise d'argent. Les 50 000 dollars, en coupures de 5, de 10, de 100, de 1 000 dollars devaient être placés dans une enveloppe et jetés au-dessus d'un mur de Grove Street, le vendredi 17 mai.

Alors, toute une romantique aventure se

dans son enfant, aussitôt qu'il fut père...

Et les policiers concluent : « Comment pourraient-on douter de l'exploit affreux des gangsters, après leurs menaces ? » Ils font remarquer encore que, dans les deux cas, la rançon exigée fut la même : 50 000 dollars.

Mais une objection, cependant, vient à l'esprit : pourquoi les bandits ont-ils tué l'enfant ? Celui-ci n'est pas décédé de mort naturelle. Le crâne fragile du pauvre baby porte une fracture de la dimension d'une pièce d'un franc. Elle n'est pas la trace d'un coup de feu ou de poignard, mais plutôt la conséquence d'un choc contondant. A quoi la police yankee répond que « l'exécution » est une coutume des gangsters quand les affaires traînent trop et quand la police semble s'en mêler. L'assassinat fut être décidé et exécuté lorsque Lindbergh, appelé une première fois à verser 50 000 dollars, régla la somme en 50 billets de 1 000 dollars dont on voit qu'il avait conservé les numéros. C'est à ce moment qu'une nouvelle somme égale est demandée en petites coupures. Exact rédition encore au premier chantage terroriste tenté sur miss Constance Morrow.

Alors, nouvelle observation : pourquoi le cadavre de l'enfant est-il ramené dans la région habitée par le colonel Lindbergh ? Pour que celui-ci ait connaissance de l'affreuse chose, répondra-t-on. Soit, mais en ce cas, pourquoi le cadavre fut-il déposé à huit kilomètres de la demeure paternelle et non pas dans la proximité immédiate de celle-ci ?

Nouvelle réponse qui s'efforce de présenter les apparences de la logique, et, en tous cas, témoigne d'une exacte documentation : Les criminels avaient sans doute l'intention de placer le petit cadavre dans la propriété même du père, ou, du moins, tout près de celle-ci. Mais, malgré ses constants efforts, jamais le colonel n'avait pu obtenir le retrait réel des policiers. A ses réclamations angoissées, on répondait toujours par des promesses officielles. On se bornait alors à changer les inspecteurs, on les remplaçait par d'autres qu'on s'efforçait de rendre moins voyants. Mais, en réalité, les environs de la propriété d'Hopewell et le pays lui-même et toute la région étaient peuplés d'étranges promeneurs et de singuliers touristes. Il n'y avait pas à se méprendre sur l'identité véritable et sur la visible profession de cette foule d'oisifs désemparés. Les gangsters ne sont pas hommes à s'y tromper. Quand ils sont vu la région ainsi gardée, ils ont mesuré tout le péril qu'ils courraient à franchir ces barrages dans une voiture qui portait le petit cadavre. Et ils n'ont pas jugé opportun ni possible de s'approcher à plus de huit kilomètres. Voilà pourquoi les deux camionneurs ont découvert le pauvre petit ce matin-là au bord de la route. Le cadavre était là depuis peu de temps, en dépit de son état avancé de décomposition. « Exécuté » depuis quelques semaines, il a été transporté là quand on a cru la surveillance relâchée. On avait tenté peut-être de l'enfermer comme en témoigne la terre fraîchement remuée. Mais le temps a manqué, ainsi que la tranquillité pour achever cet envoilement funèbre. Alors on a laissé l'enfant là, pour qu'il soit trouvé et reconnu.

## Une sauvage vengeance ?

L'apparente logique de cette démonstration est combattue par d'aucuns, mieux au courant des affaires familiales du colonel. Ceux-ci voient dans l'atroce histoire une vengeance implacable et effroyable. L'hypothèse, qui s'appuie sur des éléments solides, apparaît à l'examen moins romanesque qu'elle n'en a l'air. Elle mérite en tous cas d'être rapportée avec toutes les réserves qu'elle comporte, mais aussi avec toutes les précisions dont elle s'accompagne.

Miss Anne Morrow a épousé le colonel Lindbergh en août 1929. Avant ce mariage, un candidat à sa main se considérait déjà comme son fiancé. Certes, aucune demande n'avait été agréée par la famille, ni même présentée par lui. Mais son assiduité auprès de miss Anne lui laissait des espérances qu'il s'apprêtait à formuler. C'est alors que survint Lindbergh dans tout l'état de sa jeune et pure gloire.

On peut et l'on doit dire que nulle jeune fille n'est moins coquette que miss Anne Morrow. Et son expressif visage ne prétend point être de ceux qui inspirent les vives passions. Mais elle est riche et formidableness. Sa seule dot se chiffre par 400 millions. Le jeune habitué des fêtes familiales de Sir et de Mrs. Morrow est énergique, ambitieux, tenace. On sait que son dépit, bien qu'il n'ait jamais été encouragé, fut terrible.

Et l'on se souvient que la première menace que reçut miss Constance Morrow était conditionnée par le mariage de miss Anne et du colonel. On conçoit que l'auteur du terrible chantage ne se soit pas dérangé pour aller chercher une somme de 50 000 dollars qu'il n'entendait pas recueillir. Son seul but était de tenter, par l'effroi,



# LES FAITS NOUVEAUX DE L'AFFAIRE SEZNEC

(Suite de la page 11.)



La fiche anthropométrique de Seznec.

*Marie-Ernestine* est sortie le 27, elle est portée absente le 28... Cherchons donc.

On sortait de la période de mortes-eaux : la marée commençait à rendre, ont déclaré les cinq marins, lorsqu'ils quittèrent le quai de Pontrieux. Et, deux heures plus tard, devant Traouenez, ils attendaient que la marée se retirât pour commencer de draguer leur sable lorsque retentit le coup de feu...

Le tableau des marées répond. Période de mortes-eaux ? C'était les 23, 24, 25 mai. Donc puisqu'on en « sortait », il faut choisir les dates du 26 ou 27 qui en marquaient la fin.

La marée commençait à rendre ?... A quelle heure la marée ces jours-là ? Le 25 mai, à minuit 33, le 26 à 1 h. 45, le 27 à 2 h. 49, le 28 à 3 h. 48.

Écartons le 27, un dimanche : la garde n'est pas sortie. Le 25 ? Elle est sortie lors de la marée diurne, et non pas à minuit et demi. Le 26, de même.

Reste le 28 mai, comme date officielle de sortie : autrement dit, c'est le soir du dimanche 27, vers minuit, que les pêcheurs de sable ont quitté Pontrieux. Ils sont demeurés une heure dans le ras de l'écluse. Deux heures plus tard, ils étaient devant Traouenez.

Dans la nuit du 27 au 28 mai. Pourquoi ? Parce que, le lundi 28, le patron Le Coz doit compléter le chargement d'un wagon de sable en gare de Pontrieux. Le lundi, pas le dimanche, car la gare est fermée au gros trafic. On trouverait trace du chargement dans les écritures...

Donc, les coups de revolver, l'offre des cigarettes, la vue de l'homme qui trébucha, la poursuite dans la nuit, tout cela se situe dans la nuit du 27 au 28 vers trois heures du matin.

Quel rapport avec la disparition de Quémeneur ? demanderont ceux qui croient obligatoirement devoir trouver en Seznec l'assassin ? Les coups de feu ont pu être tirés un autre jour — et par exemple le jour de la noce de la fille du gardien de Traouenez, M. Guyomard, le 24 mai...

Oui, mais si la noce avait déroulé ses fastes la nuit, des coups de revolver... l'équipage de la *Marie-Ernestine* l'aurait vue et entendue : une noce bretonne, ça ne passe pas inaperçu. Et le garde Guyomard l'a dit : au cours de la noce, aucun coup de feu n'a été tiré.

Cependant, le frère du disparu, Louis Quémeneur, a affirmé, en 1931, avoir, pendant la fête, tiré des coups de revolver — de la fenêtre de la chambre. C'eût été imprudent alors que soixante personnes circulaient devant la maison... Mais nul n'a entendu ces coups de feu. Et, tirées de la fenêtre, les balles n'auraient pu venir se loger dans la double porte. Pourquoi, d'ailleurs, revendiquer cette pétarade ?... On remarqua trois balles, encastées dans ce bois !

Qu'on le veuille ou non : ce qu'ont vu, ce qu'ont entendu les cinq témoins méritait d'être examiné et vérifié sans délai. Il y avait là une base plus solide, pour des recherches, voire par une accusation, que la plupart de celles qui furent retenues contre Seznec.

Encore une fois, comment, pourquoi les jurés furent-ils tenus dans l'ignorance de ces faits qui constituent maintenant des *faits nouveaux* ?

Sont-ils seuls ?

Non. Il y en a d'autres encore.

Fin mai ou début de juin 1923, M. Bolloch, retraité de la marine, et ses compagnons employés comme lui aux travaux de démolition à l'ancien pont de Lézardrieux — donc plusieurs personnes — virent une automobile s'arrêter sur le nouveau pont édifié au-dessus du Trieux. Deux hommes en descendirent, portant une caisse large, longue et haute... qu'ils laissèrent tomber dans le fleuve, profond de quelque trente mètres et agité par un courant violent. La caisse souleva une

gerbe d'eau puissante, puis surnagea une quarantaine de mètres avant de couler... L'auto était une conduite intérieure noire plutôt petite... Les hommes... — nul ne vit leurs traits, — filèrent précipitamment vers Paimpol.

— C'était sûrement Quémeneur qui était dans la boîte ! commentèrent les braves gens, témoins de cette étrange opération.

Le plus étrange, c'est que *nul* ne s'est jamais enquis de savoir ce que contenait la caisse, ce qu'étaient ceux qui s'en débarrassèrent...

Ne croit-on pas que cela, pourtant, méritait examen ? Fin mai, début de juin, une caisse qui peut être un cercueil improvisé et que deux inconnus jettent dans le Trieux, à deux kilomètres de Traouenez — peut-être au lendemain des coups de feu mystérieux...

La police enquête souvent pour moins que cela...

A neuf ans de distance, une fois certaines passions calmées, certaines susceptibilités apaisées — et l'avancement de quelques fonctionnaires acquis —, il ne serait pas illogique ni osé de considérer ces faits nouveaux comme des éléments suffisants pour l'ouverture d'une procédure de révision du procès Seznec.

D'autant mieux que M. Charles Museux, directeur de la maison municipale de vieillards de Levallois-Perret, pourrait augmenter le dossier d'une confidence sensationnelle et angoissante.

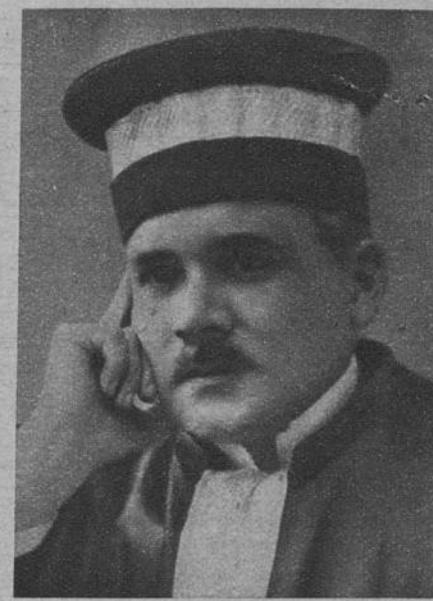
En 1926, puis en 1928, M. Museux choisit, pour y passer ses vacances, le bourg de Plouezec, où il fit connaissance de Louis Quémeneur, frère du disparu. M. Louis Quémeneur, qui ne lui inspira qu'une confiance limitée, se trouva en procès avec l'hôtelier chez qui M. Museux descendait à Plouezec : les deux plaideurs, finalement, prirent M. Museux, homme pondéré, fonctionnaire averti et cultivé, d'arbitrer leur conflit. Un accord intervint, sur ses suggestions. Ce fut l'occasion d'un dîner où coula le champagne et où la conversation s'éleva jusqu'à la hauteur d'une controverse sur la religion... M. Louis Quémeneur proclame sa piété, son respect de l'Église... M. Museux brûla soudain son regard sur celui de M. L. Quémeneur :

— Comment est mort votre frère ?...  
— La mort de mon frère, c'est un terrible drame...

— Un drame de famille ?...

Pas de réponse. M. Quémeneur, syncopé, accablé, reste des minutes, de longues minutes, la tête entre les mains. Il ne répond rien lorsque le directeur de la maison de vieillards lui dit :

— Comment vous, un croyant, pouvez-



M. Ch. Victor Hervé, ancien juge de paix de Pontrieux, ancien juge d'instruction de Guimamp.

vous laisser un innocent au bagné, car vous savez bien que Seznec n'est pas coupable, votre attitude le prouve.

Effondré d'abord, il réagit en apprenant que son interrogateur n'appartient pas à la justice et déclare :

— De quel droit vous immisiez-vous dans mes affaires ?

C'est vrai. M. Museux n'est pas juge d'instruction. Nous non plus. Nos frères Macé et Boisseau non plus. De même M. Hervé, qui fut juge d'instruction et démissionna pour proclamer sa foi dans l'innocence de Seznec.

Mais les faits sont là, plus nombreux, plus précis, plus concordants que ceux sur quoi reposa un verdict qui eut dû emporter la peine de mort et se borna, dans le doute, à envoyer au bagné...

Au bagné où un homme, depuis neuf ans, persiste à protester d'une innocence à laquelle de nombreux témoins ont cru dès 1923, à laquelle croient, toujours plus nombreux, ceux qui étudient sans haine ni légèreté la tragédie de Houdan — qui est la tragédie de Plourivo.

Alors, à quand la révision ?

MAURICE PRIVAT.

## Tunis et ses quartiers réservés

(Suite de la page 10.)

le souteneur sicilien à l'élegance ultravante, le Marseillais beau parleur, l'Algérien descendant de Corse, de Malte ou d'Israël.

Ce dernier est le plus « marlé » : il vient de Bône ou de Souk-Ahras. Il a des femmes un peu partout. Il place son argent dans des fonds d'hôtel ou de lupanar. Un jour, il se retire des affaires et se marie. Ses enfants lui succéderont.

A Tunis, il tient volontiers, en attendant d'avoir une « maison » solide, des maisons de rendez-vous, clandestines ou déclarées. Au besoin, certaines de ses femmes font le trottoir, sur l'avenue de France ou rue d'Italie. Ce sont des insoumises. Car la prostitution est interdite en ville.

Naturellement, la disparité de races de ces messieurs cause entre eux des différends.

Il n'y a pas très longtemps encore, la rue Thiers, que l'on nomme ici volontiers le Montmartre tunisien, était le siège de règlements de compte entre gars du « mitan ».

Les revolvers partaient. Des individus tombaient, tués.

L'une des plus célèbres de ces affaires est celle de « l'homme au diamant », le patron d'une riche « maison » de la rue El Moktar.

Il fut abattu une nuit par un rival, à côté du cinéma.

Les Arabes avaient pris parti pour un des leurs, un boxeur bien plus connu à Abdallah Guèche que sur les « rings », qui avait été descendu par un Italien.

L'échauffourée fut sérieuse. La police dut faire appel à la troupe.

Pendant que Charley l'Arabe me racontait ces anecdotes, le Valencia s'empilait peu à peu d'une clientèle caractéristique.

D'un signe de tête ou d'un clin d'œil, les arrivants saluaient mon initiateur. Et tous commandaient le traditionnel « mousse anis », qu'ils buvaient à petits coups, en croquant les frites, les olives et la salade de poules qui accompagnent tout apéritif tunisien qui se respecte.

Un garçon aux bras bariolés de tatouages servait sans se presser.

A une table au-dessous d'un mur tapissé de tableaux régionaux, deux individus discutaient.

L'un, de la poche de son veston, sortit un browning qu'un rayon de soleil fit briller, juste le temps nécessaire à son camarade pour le « planquer ».

— Des chiqueurs à la noix ! fit Charley qui avait vu le geste.

— Là-dessus, nous nous séparâmes, après avoir pris rendez-vous pour la visite des « quartiers réservés » indigènes que je ne connaissais pas.

IV

## Vision d'Orient.

A l'heure dite, Charley l'Arabe me retrouva au bar de la place du Cardinal-Lavigerie où nous avions rendez-vous.

— Nous allons commencer par la rue du Persan ! me dit-il après quelques instants de silence.

Nous partons, pour parvenir à notre première escale, le chemin est compliqué. On prend la rue de l'Église, qui monte aux Souks, on fait une pause au Bar Nicolas avant de tourner à gauche, on passe sous des arcades...

Charley est moins loquace que l'autre jour. Il marche en silfiant.

D'un café maure retint un chant égyptien hurlé à tue-tête, mais en se pinçant le nez. A la porte, sur un banc, des Arabes impassibles fument le « kif » dans leurs longues pipes. Un autre aspire à plein tuyau la « chicha », le narguileh.

Nous voici dans la rue du Persan : une voûte à franchir et, tout de suite, la double rangée des « magasins ».

Seulement, ici, ce n'est pas tout à fait comme à Abdallah Guèche. Les femmes se tiennent quatre ou cinq par chambre. Et cette chambre n'est en quelque sorte que le vestibule d'un patio sur lequel s'ouvrent les locaux du plaisir.

Les femmes sont toutes des indigènes, et certaines paraissent très jeunes.

La plupart portent le costume national ; aucune n'est en chemise, ni aussi déshabillée que leurs semblables du quartier.

Leurs visages tatoués, leurs beaux yeux passés au kohl, leur chevelure teinte au henné — c'est une erreur de croire que les « moukères » sont brunes ; les Bédouines seules le sont — leurs vêtements multicolores, leurs ongles des mains et des pieds teintés d'une belle couleur orangée, les claquettes de bois peint qui les chaussent, tout cet ensemble compose, pour la joie des yeux, une véritable vision d'Orient.

Les indigènes se montrent également plus réservés que les Européennes : leur gra-

vité évoque presque le souvenir des courtisanes de l'antiquité.

Avec la soie de leurs robes ou de leurs « foulahs » qui chatoient aux lumières, elles ont quelque chose de religieux, quand elles sont assises à l'orientale, sur leurs sofas éliminés.

Ces femmes ne se donnent qu'aux musulmans. Un roumi, même en y mettant le prix, ne pourrait passer un moment avec elles.

C'est ce que m'explique Charley avec, dans la voix, une pointe de dédain ou de riaillerie.

Il se croit civilisé, lui...

Maintenant, il m'entraîne vers un autre « quartier » indigène qui se trouve à côté de la Drina.

Il semble plus riche que la rue du Persan. Les femmes se ressemblent, mais il y en habillées à l'europeenne, c'est-à-dire en chemise. Certaines portent des manteaux de fourrure.

La rue est éclairée. Les maisons ont des étages. Les courtisanes, du haut de leurs balcons en fer forgé ou à travers les grilles des « moucharabiehs » guettent le passant et lui sourient.

Du seuil des portes montent des escaliers en haut desquels, sur un étroit palier, des filles sont accroupies, hiératiques, comme des statues.

Elles fument le kif ou le hachisch. Et ces stupéfiants dilatent leurs prunelles.

Dans la rue, pas un Européen, à part le piquet de service en ville. Les zouaves en armes, blasés de ce spectacle coutumier, adressent des plaisanteries à toutes ces Fatma, ces Fadila, ces Aziza qui ne les comprennent point.

Des tirailleurs tunisiens, en bordée, zigzaguent en chantonnant. Des flâneurs, un bouquet de jasmin à la chéchia, examinent les prostituées, et quand une leur plaît, ils s'arrêtent et montent la retrouver.

Un garde de l'armée beylicale étreint, bouche à bouche, une fille toute blonde qui ressemble plus à une Américaine qu'à une Arabe. Des Bédouines étaient leurs robes bleu foncé piquetées d'épingle d'argent massif.

Un aveugle tâtonne le long des murs — et des filles — pour trouver sa route. Des marchands de jasmin poussent leur cri aigu :

— Yasmina...

Ils portent leurs bouquets piqués dans des courgettes dont l'eau irrigue les fleurs.

L'Orient se condense dans cette rue des Djerbiens en un puissant raccourci.

J. B.

— Et puis après ?... Belle avance quand vous aurez fait de la casse !... Vous êtes tous les mêmes ! C'est quand le mal a fait tous ses ravages que vous pensez à une opération possible. Et pourtant, au début, ce n'est souvent qu'un petit bobo sans gravité qui guérirait bien vite avec un peu de soins, de prévenances, d'attentions, de volonté aussi peut-être, de fermeté surtout ; mais ouïche ! vous vous contentez d'offrir le cinéma une fois par semaine, d'envoyer par-ci, par-là, un petit mandat aux vieux et d'abandonner généreusement despouboires, mais vous ne pensez pas un instant que votre femme a un cœur, qu'elle est jeune et qu'elle veut aimer et être aimée... Vendre son corps, distribuer du plaisir, ce n'est pas ça, aimer.

Alfred est groggy, et moi, si j'osais, je demanderais à M<sup>me</sup> Thérèse de me réserver sa collaboration pour écrire le bréviaire du « maqueroué ». Quoi qu'il en soit, sa petite leçon de douce morale fait l'effet d'une bonne douche froide sur notre homme qui voulait tout briser et qui, maintenant, écoute bouche bée. La tenancière ne lui donne pas le temps de se reprendre.

— Pour le moment, et avant tout contente-t-elle, il faut penser à sauver votre capital. Or, votre capital, c'est la Nénette... Voulez-vous aller à Mendoza ? Au Pont Vert, chez le Grand Baptiste.

Hésitations, murmures, regrets.

La tenancière insiste.

— Il faut partir, croyez-moi.

Alfred est vaincu.

## LA CHANCE

vous sera rendue, vous saurez la vérité

### Horoscope gratuit

Si vous avez des peines, des soucis, des difficultés à surmonter, de graves décisions à prendre, si la malchance vous poursuit : demandez votre Horoscope gratuit au Professeur DJEMARO, astrologue scientifique, de réputation mondiale, qui doit sa renommée, non seulement à la précision de ses travaux, mais au merveilleux don de double vue qui lui permet de lire dans la vie de ses consultants comme dans un livre, et aussi à la découverte d'un miraculeux talisman en métal radio-actif qui procure la chance et l'audace en toutes choses.

Profitez de son séjour en France pour lui demander la vérité. Il deviendra votre guide averti ; vous trouverez en lui un appui moral, mieux, un ami sincère et dévoué qui vous dira le passé, le présent, vous dévoilera l'avenir et grâce auquel vous trouverez le moyen d'améliorer votre situation et de réussir. Bonheur et prospérité remplaceront désormais déceptions et soucis.

Pour recevoir, sous pli cacheté et discret, l'étude gratuite de votre avenir, écrivez-lui très lisiblement votre DATE DE NAISSANCE très exacte, votre adresse, vos noms, prénom (si vous êtes Madame, ajoutez votre nom de demoiselle), et, si vous le voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais de port et d'écriture.

Professeur DJEMARO, service S. H.  
17, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine).

M<sup>me</sup> PREVOST Aven. préd. Cons. Date  
Nazareth, pl. Rép. fd cour à dr. 3<sup>e</sup> ét. Pas les Mrs.

G.7

## Pour Maigrir

Prenez les PILULES GALTON le meilleur amaigrissant  
Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger  
Le flacon avec notice, contre remb.: 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Echiquier PARIS, 10<sup>e</sup>

GAGNEZ 1 000 frs par mois et plus pend.  
loisirs 2 sexes. Partout. Écrire:  
Manufacture PAX G., à Marseille.



### LE RECORD DU RIRE

POUR ÊTRE ÉPATANT EN SOCIÉTÉ  
Demandez le SENSATIONNEL ALBUM  
ILLUSTRE (le plus important du  
monde), 200 gr. pages, 1900 gr. comiques  
Farces et Atroces dérisoires, Chansons et  
Moral, Prestidigitation, L'IFRES (ais d'  
utilis. Danse, Hypnotisme, Hte Magie, etc.  
Envoy contre 2 fr. en timbres. - Société  
RECORDURIRE, 9, Bd St-Martin, PARIS-3<sup>e</sup>

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE  
envoyée à l'essai, vous  
soumettrez de près ou  
de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTE. Demandez à  
M<sup>me</sup> GILLE, 189, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N<sup>o</sup> 4.

M<sup>me</sup> LUCETTE Consult. par MEDIUM, Cartom.  
SCIENCES OCCULTES, MAGIE  
42, r. Jouffroy, 17<sup>e</sup>. T. les j. de 10 à 6 h, et par correspondance.

ADRESSES A COPIERS envelop. ch. soi L'Ech  
Universel. Service 136. Bayonne

PROCHAIN CONCOURS  
Secrétaire près les Commissariats de  
**POLICE à PARIS**  
Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans.  
Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire:  
Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6<sup>e</sup>

## POURQUOI ACHETER ?? VOUS AUREZ GRATUITEMENT

UN PHONO OU T.S.F.  
que nous offrons à titre de propagande, en  
donnant la réponse du rébus ci-dessous  
et en vous conformant à nos conditions.

### CONCOURS

Avec ces trois dessins, trouvez le  
nom d'un grand homme d'Etat  
Français universellement connu.  
Réponse...

Envoyez votre réponse en découpant cette annonce.  
Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux  
Et<sup>es</sup> VIVAPHONE (Serv. Concours 391), 116, R. Vaugirard, PARIS-6<sup>e</sup>

6 à 8 FR. LE CENT, adresses et 50% à corresp.  
Envoyez à Etablissement P. LOUY, à Lyon.

### SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS

SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQURES  
SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL  
MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES  
SYPHILIS, BLENNIO, URETHRITES, PROSTATE,  
CYSTITES, PERTES, METRITES, IMPUSSANCE  
Traitement facile à appliquer soi-même  
à l'eau de toilette. Efficace et sûr  
SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX  
Veuillez écrire: Doct. 21, rue de Provence, PARIS (9<sup>e</sup>)  
Angle Chaussee d'Antin

AVENIR M. DUBRO, 11, r. Sauval, Paris  
(1<sup>e</sup>), voit tout, dit tout, sait tout,  
renseigne sur tout et répond à toutes questions.  
Écrivez-lui de suite en envoyant date de naissance et 20 fr. en citant ce journal.

### L'ENNUI C'EST LA MORT !

POURRIRE ET FAIRE RIRE  
Demandez les catalogues Farces  
Atroces, Surprises, pour Soirées  
et dîners, Chansons, Monologues,  
Prestidigitation, Physique, Magie,  
Littérature. Envoy contre 2 fr. Se recommander du journal  
H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris.  
Maison fondée en 1888.



Fabr. d'accordéons, d'instruments de musique et de phonos  
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) N<sup>o</sup> 606

Le Gérant : F. TINESSE.

## Incroyable 40 MORCEAUX

ET UN APPAREIL PORTATIF

frs 475.  
Payables

8 JOURS A L'ESSAI

1<sup>er</sup> versement  
1 mois après  
la livraison

Frs 39.

par mois

»

L'appareil portatif à aiguilles « Rêve-Idéal », d'une sonorité parfaite, dimensions : 40 x 31 x 16 cm., est d'une présentation irréprochable, couvert simili-cuir brun. Le moteur à vis sans fin est absolument silencieux. Il est garanti cinq ans. L'appareil seul 276 fr., payables 32 fr. par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles « Idéal » (20 chants, 20 orchestres), choisis parmi ceux qui sont le plus demandés, 200 fr., payables 16 fr. par mois (24 fr. 1<sup>er</sup> versement). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de 475 fr., payables 39 fr. par mois (46 fr. 1<sup>er</sup> versement)

### BULLETIN DE COMMANDE P. O. 2.

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif « Rêve-Idéal » à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques « Idéal » (40 morceaux) (rayer ce qui ne convient pas), au prix de fr. ...., que je paierai .... par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à ..... le ..... 1932

Nom et prénom.

Profession ou qualité.

Domicile .....

Département .....

Signature :



Nous fournissons tous  
les appareils et disques  
Idéal et Pathé.

DEMANDEZ  
notre catalogue  
général n° 66.

**Girard & Boitte**

112, rue Réaumur,

PARIS (2<sup>e</sup>).

## SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir, pour

12 VERSEMENTS 75 fr.  
MENSUELS de 75

notre

CHRONOMÈTRE

“CO-RE” en OR

Mouvement de précision

Spiral Breguet

Au comptant... 850 fr.

Catalogue général n° 72.

franco sur demande adressée au

COMPTOIR RÉAUMUR

78, r. Réaumur - Paris-2<sup>e</sup>

75 fr.  
PAR  
MOIS



## CONCOURS



Il s'agit de trouver le nom des 5 villes ci-dessus.

Tout lecteur qui donnera une solution exacte dans la quinzaine recevra une

### ŒUVRE D'ART

d'une valeur de 50 francs

Découpez cette annonce et adressez-la aujourd'hui même avec votre réponse au  
CONCOURS DE LA PROPAGANDE DES GRANDES MARQUES,

(Service R), 51, rue du Rocher, à PARIS

Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse.

AUCUNE OBLIGATION D'ACHAT

1296

Imp. CRÉTÉ. — CORBEIL.



Eugène Boyer, dont l'exécution avait été retardée à la suite de l'assassinat de M. Doumer, a été gracié par M. Lebrun, le nouveau président. (W. W.)



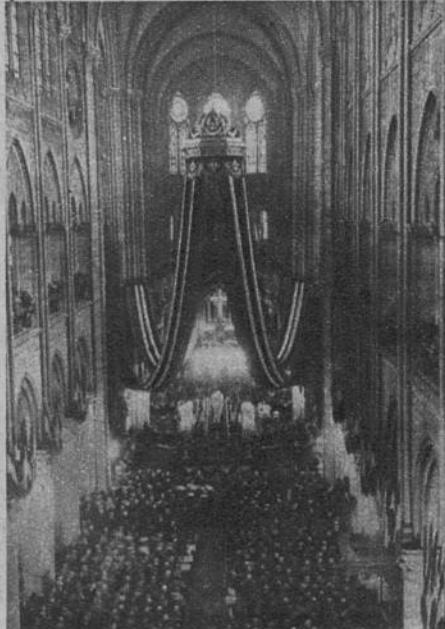
Gorguloff, l'assassin du président Doumer, a été longuement interrogé par le juge d'instruction. Le voici avec ses avocats, M<sup>e</sup> Henri Géraud et M<sup>e</sup> Marcel Roger. (W. W.)



Gorguloff a avoué avoir été en rapports suivis avec Alexandre de Brovare, personnage mystérieux et dont voici une photographie. (W. W.)



Voici, au Panthéon, devant le catafalque du grand mort, la tribune officielle. De gauche à droite : MM. Tardieu, Bouisson, Rabier, le roi Albert de Belgique, M. Lebrun, le nouveau président, le prince de Galles, le duc d'Aoste, le prince Paul de Serbie. (W. W.)



Pendant les obsèques du malheureux président Doumer. La nef de Notre-Dame, au cours de la cérémonie funèbre, présentait un aspect à la fois tragique et grandiose. (W. W.)



La tâche des agents parisiens n'est pas toujours facile au milieu des foules attirées par quelque grand événement. On voit ici les cordons de police « en action » au cours des obsèques du président Doumer. (S. G. P.)



Voici, suivant la dépouille de Paul Doumer, le corps diplomatique. Au premier rang, le duc d'Aoste, le prince de Galles (en boîte à poils), le prince Paul de Yougoslavie, le petit empereur d'Annam. (H. M.)



Voici, en tête du cortège, M. Albert Lebrun, le nouveau Président de la République, appelé en des heures si difficiles et douloureuses à veiller au salut de la France. (W. W.)



Place de la Concorde, le char funèbre passe devant la foule recueillie. Au loin, entre deux candélabres voilés de crêpe, on distingue, au début de l'avenue des Champs-Elysées, l'un des « chevaux de Marly ». (W. W.)



A Budapest, la femme de l'agent de police Gabor Kovacs avait rêvé d'un numéro gagnant aux courses. Elle joua le lendemain, avec tout son avoir, ce cheval inconnu. Elle a gagné 13 628 « pengos », soit une cinquantaine de mille francs. (W. W.)



A Collioure, près de Lyon, deux immeubles se sont effondrés, par suite d'un glissement de terrain dû aux pluies récentes. On a retiré vingt morts des débris informes. M. Herriot au milieu des sauveteurs. (W. W.)